AB
343 8
h, 20

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-2771/fragment/page=0001

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-2771/fragment/page=0002

Ex donatione Venerabilis Abbatis Bazini accepit A. H. Wallaum. Parisiis. 1727.

Bazin

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-2771/fragment/page=0004

PRINCIPES ET REGLES DE LA VIE CHRETIENNE.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée des Avis salutaires & très-importans pour un pecheur converti à Dieu.

Par M. LE TOURNEUX.

A PARIS,

Chez { LOUIS JOSSE, à la Couronne d'Epines, ET CHARLES ROBUSTEL, au Palmier. } rue Saint Jacques.

M. DCC. XII.

Avec Approbations & Privilége du Roy.

BIBLIOTHEK VERNIGERODE · FÜRSTLICH STOLBERG

ERNST GRAF

PREFACE.

CE petit Recüeil qu'on met au jour, contient des matieres & des maximes si importantes, qu'on a lieu d'esperer qu'il ne sera pas inutile au Publie. Il vient d'une main, dont les Ouvrages ont été assez bien reçus dans le monde : & le goût qu'on a eu pour les autres Livres que l'Auteur a donnez pendant sa vie, semble assez répondre du succès qu'on se peut promettre de celui-ci. Du moins on y trouvera le même esprit, le même zele, & ce stile simple, aisé, penetrant, judicieux, plein de douceur & de for-

ce, qui ont toûjours été du caractere de l'Auteur.

Cet Homme ſi conſommé dans la ſcience de l'Ecriture, n'a eu d'autre but en compoſant ce Recüeil, que de nous inſtruire des veritez de l'Evangile, dont il s'étoit rempli lui-même, & qu'il avoit tâché de répandre dans les autres, par ſes Prédications & par ſes Ecrits. Il y a ramaſſé, comme en un corps, cette pieté ſi tendre & ſi ſolide, qu'il avoit déja enſeignées en tant d'occaſions.

Mais rien n'édifiera davantage, que la moderation avec laquelle il y traite des matieres les plus épineuſes. Car d'un côté il expoſe les veritez Chrétiennes avec beaucoup de lumiere & de force: De l'autre, il s'accommode avec beau-

coup de prudence & de douceur à la délicatesse de nôtre siecle : Et par ce sage temperament, sans affoiblir ni outrer ses principes, il soutient les interests de Dieu, & ménage la foiblesse de l'homme.

Il n'en demeure pas aux maximes generales, dont l'effet le plus ordinaire est de convaincre un esprit sans le porter plus loin. On lit les grandes veritez, on les médite, on les pénetre, on s'en persuade, on reconnoît ses égaremens, on sent & on avouë son foible ; mais ce sentiment & cet aveu ne sont suivis d'aucun retour. On déplore son aveuglement & sa misere ; & on demeure toûjours aveugle & miserable. On se contente de pousser de grandes reflexions, sans rien executer, & de faire un plan de re-

forme, sans se reformer jamais. Parce que d'appliquer serieusement ces maximes generales à ses besoins particuliers, de descendre en soi-même, de sonder son cœur, d'examiner ses inclinations, d'étudier ses repugnances, ses inégalitez, ses humeurs d'entrer dans le détail de ses obligations & de ses devoirs: c'est une peine qu'on ne veut point se donner, ou qu'on ne se donne jamais de bonne foi.

L'Auteur qui étoit un grand maître dans la Morale Chrétienne, & qui connoissoit à fond les maux & les besoins de l'homme, a voulu entrer lui-même dans ce détail, & conduire son Lecteur, comme par la main, aux veritez d'usage & de pratique. Il dit peu, & cependant il n'oublie rien pour rendre les in-

ſtructions utiles. Il attaque le corps du peché qui eſt en nous, il met la coignée à la racine de l'arbre, il porte le flambeau de l'Evangile juſqu'au fond du cœur, pour en découvrir les erreurs, & en diſſiper les tenebres : Il démaſque le vieil homme, il fait voir les ruſes & les ſoupleſſes de l'amour propre, il deſarme la paſſion dominante ; Il paſſe par les differens emplois de la vie, il en montre les abus ; il parcourt les vices les plus communs, & les devoirs les plus eſſentiels. Rien n'échape à ſa lumiere ni à ſon zele. Il ſonde les plus profondes bleſſures de l'ame, non en Philoſophe vain & curieux, pour en diſputer ; mais en medecin ſage & charitable, pour y apporter les remedes neceſſaires.

PREFACE.

Il faudroit transcrire le Livre entier, si l'on en vouloit montrer tous les avantages. Il suffit de dire, pour donner l'idée qu'on en doit avoir, que c'est un abregé familier de la plus pure Morale de l'Evangile.

Approbation de Monsieur Pirot, Docteur de la Maison de Sorbonne.

J'Ai lû un Livre qui porte pour titre, *Principes & Régles de la vie Chrétienne.* En Sorbonne, le 28. Octobre 1686.

PIROT.

Autre Approbation.

IL n'est pas également facile à tous les hommes de comprendre les véritables Régles de la vie Chrétienne, renfermées dans la parole de Dieu, comme dans la source de verité. L'inapplication si ordinaire à la plûpart dans les choses du salut, leur ôte le goût des veritez divines, les empêche d'en pénetrer toute l'étenduë, & par une suite presqu'inévitable, fait qu'ils ne les pratiquent pas comme il faut. C'est à ce

desordre que l'Auteur de ce petit Ouvrage a prétendu remedier, en réduisant toute la vie du Chrétien à certains points fondamentaux, qu'il explique fort nettement, & dont il fait voir dans le détail, les principales conséquences dans quelques especes particulieres, d'une maniere que les moins éclairez sont capables de comprendre, & en suivant toûjours l'analogie de la foi. C'est l'esprit de ce Livre, & le fruit que nous croyons que l'on en peut tirer, après que nous l'avons lû avec application, sans y avoir rien remarqué que de très-orthodoxe. A Paris le huitiéme Avril 1688.

DE RIVIERE.

Approbation de Monsieur d'Arnaudin Docteur de Sorbonne, & Curé de S. Martin à S. Denis en France.

COmme les Chrétiens sont obligez d'accomplir la Loi de Dieu en marchant dans la voye de ses préceptes, il

n'y a rien à quoi ils se doivent appliquer avec plus de soin, qu'à découvrir les régles sûres, & des principes véritables, qui les guident au milieu des tenebres de cette vie misérable; sans cela ils se conduiront sans cesse selon leur caprice, ou selon la fantaisie des autres; il courront au hazard, & bâtiront roûjours sur le sable, & jamais sur la pierre ferme l'édifice de leur salut. C'est pour les empêcher de tomber dans ces malheurs, que l'Auteur du Livre qui a pour tître, *Principes & Régles de la vie Chrétienne*, a composé cet excellent ouvrage, qui bien loin de renfermer une doctrine contraire à celle de l'Eglise, est rempli de veritez si saintes, qu'on doit esperer qu'il sera fort utile pour la conduite des Fidéles, & pour les aider à se former une juste idée du Christianisme, dont on pénetre si peu aujourd'hui l'esprit & les principes. Donné à Saint Denis en France le 17. Mars 1688.

D'ARNAUDIN.

Autre Approbation.

JE soussigné Docteur de Sorbonne, & Maître de l'Hôtel-Dieu de Paris, certifie avoir lû un Livre qui a pour titre, *Principes & Régles de la vie Chrétienne*, dans lequel je n'ai rien trouvé de contraire à la foi & à la pureté des mœurs. Les Fidéles en pourront tirer un grand secours pour avancer dans la pieté; puisqu'ils n'y trouveront que des maximes enseignées par Jesus-Christ, & par les Apôtres. A Paris le 24. Juin 1698.

PH. DE LA COSTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, nos Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris;

ris ; Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT, Nôtre bien-amé CHARLES ROBUSTEL Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'ayant acquis depuis peu avec de grands frais pluſieurs Livres très-utiles au Public, dont les Editions ſont preſque conſommées, & dont les Privilé-ges par Nous accordez ſont expirez ou prêts à expirer ; dans la vûë qu'il a de pouvoir toûjours ſatisfaire le Public, il auroit deſſein ſous nôtre bon plaiſir de réimprimer leſdits Livres: Mais comme il ne le peut ſans s'engager encore à une très-grande dépenſe ; il nous a très-humblement fait ſupplier, pour le dédommager des avances conſidérables qu'il a faites & qu'il eſt obligé de faire, de lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce neceſſaire. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Robuſtel, & exciter par ſon exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions, dont la lecture

put être avantageuse à l'avancement des Sciences & aux progrez des belles Lettres qui ont toûjours fleuri dans nôtre Royaume ; ainsi qu'à soûtenir l'Imprimerie & Librairie, qui ont été jusqu'à present cultivées par nos Sujets avec autant de succès que de réputation. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Robustel, de faire imprimer & réimprimer lesdits Ouvrages intitulez, *Histoire de la vie de nôtre Seigneur Jesus-Christ*, *Principes & Régles de la vie Chrétienne*, *Instructions & Exercices de Pieté durant la Sainte Messe*, *Office de la Vierge en Latin & en François*, *avec des Instructions pour passer Chrétiennement la journée*, *Meilleure maniere d'entendre la sainte Messe*, *Instructions sur les sept Sacremens*, le tout par le Sieur Tourneux, *Traité de la Priere*, par le Sieur Nicole, *Traité de la Civilité*, par le Sieur Courtin, *Traité du Point d'Honneur*, *de la Jalousie & de la Paresse*, par le même, *Bonheur de la mort Chrétienne*, *Conduite Chrétienne*

pour la Confession & Communion, *Catéchisme de la Penitence*, *Psautier de David avec des notes tirées de Saint Augustin*, *le Dictionnaire Chrétien*, *le Directeur Spirituel*, par le Sieur Trenné, *l'Imitation de Jesus-Christ avec des Réflexions*, *Exercices sur les Sacremens de Penitence & d'Eucharistie*, *Homelies Morales sur les Evangiles*, par le Sieur Fleuriot, *Traité de la Messe de Paroisse*, par le même, *Instructions Theologiques & Morale sur le Symbole, & les Sacremens*, *l'Oraison Dominicale & le Décalogue*, par le Sieur Nicole; en tel volume, forme, marge, & caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de seize années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression Etrangere dans aucun lieu de

nôtre Obéïſſance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire aucuns deſdits Livres, en tout ni en partie, en general ou en particulier, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de tître, de traduction en langue Latine ni autrement, ni d'en faire des Extraits en abregé, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit, dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens dommages & intérêts : A la charque ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'Icelles; que l'Impreſſion deſdits Livres ſera faite dans nôtre Royaume, & non

ail-

ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothéque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & Féal Chevalier Chancelier de France, le Sr Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses Ayans cause, plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux Copies Collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergeant, de faire, pour

l'exécution d'Icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-quatriéme jour du mois de Janvier, l'an de grace 1712. & de nôtre Régne le ſoixante-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre, n°. 298. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris*, pag. 300. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce vingt-huitiéme jour du mois de Janvier* 1712.

Signé, L. JOSSE, *Syndic.*

Je reconnois avoir cedé la moitié du Privilége ci-deſſus, à Monſieur Loüis Joſſe Libraire à Paris, pour en joüir ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris le 26. Janvier 1712.

ROBUSTEL.

PRIN-

PRINCIPES ET REGLES DE LA VIE CHRÉTIENNE.

I.

Estre Chrétien, c'est être disciple de Jesus-Christ. La doctrine de Jesus-Christ apprend en quoi consiste le vrai bonheur, & ce qu'il faut faire pour y arriver.

QUI dit un Chrétien, dit un disciple de Jesus-Christ: & par conséquent tout Chrétien est obligé de sçavoir

la doctrine de Jesus - Christ.

L'homme ignoroit deux choses que Jesus-Christ est venu lui enseigner, parce qu'il ne les pouvoit apprendre d'aucun homme. Il ignoroit quel est le véritable bonheur, & ce qu'il faut faire pour y arriver.

Il n'y avoit rien de plus necessaire à l'homme qu'une doctrine qui lui apprît ces deux choses. Car tout homme desire naturellement d'être heureux ; & il le desire avec une ardeur qui lui fait rapporter toutes ses actions à ce bonheur. Qu'y a-t'il donc de plus malheureux que de ne sçavoir où est ce qu'on desire, & de perdre tout ce qu'on fait ? C'est ce qui arrive necessairement, lorsque l'on ne reconnoît point le bon-

heur qu'on cherche, ou que l'on ne prend point le chemin pour y parvenir.

Jesus-Christ est venu nous apprendre que le bonheur, dont le desir est si fortement gravé dans le cœur de l'homme, n'est autre que Dieu même, & que le chemin pour y arriver n'est autre que l'amour sincere de ce bonheur; c'est-à-dire, l'amour de Dieu.

Toute la doctrine de Jesus-Christ consiste donc en certaines véritez capitales, qui regardent, ou le bonheur que nous cherchons, ou le chemin que nous devons tenir pour y parvenir.

Voïci ce qu'il nous enseigne sur le vrai bonheur.

II.

Dieu seul est le bonheur de l'homme. On n'est heureux ici-bas qu'autant qu'on aime Dieu.

LE véritable bonheur de l'homme est la vûë ou la possession de Dieu. Ce n'est point dans cette vie qu'on peut voir & posseder Dieu. Ce n'est donc point sur la terre que l'homme peut être heureux.

S'il y a quelque bonheur en cette vie, il ne peut consister que dans l'espérance du bonheur véritable & parfait, qui est la possession de Dieu.

Cette espérance n'est juste & raisonnable, qu'autant qu'on se

met en état d'acquerir ce que l'on espere, & qu'on est dans la voye qui y conduit.

On n'est donc heureux ici-bas qu'autant qu'on avance vers Dieu, puisqu'il est le véritable bonheur; & l'on n'est malheureux qu'à proportion qu'on s'en éloigne.

On n'avance vers ce bonheur qu'autant qu'on le desire, & l'on ne le desire qu'autant qu'on est persuadé que nulle autre chose ne peut nous rendre heureux.

Car selon la doctrine de Jesus-Christ, ce n'est point un bonheur d'être riche, sain, sçavant, estimé, &c. & il n'y a aucun bien sur la terre où nous puissions trouver la félicité que nous cherchons.

Ce n'est point un malheur d'ê-

tre pauvre, mépriſé, affligé, &c. En un mot, il n'y a point de mal qui puiſſe nous rendre vraiment malheureux, que celui qui nous fait perdre le vrai bonheur.

Au contraire, c'eſt être heureux que d'être dans la pauvreté, dans les larmes, dans les ſouffrances, lorſque le bon uſage de ces choſes nous conduit au bonheur éternel. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt a dit : (a) *Bienheureux ſont les pauvres ; bienheureux ſont ceux qui pleurent, &c.* (a) *Matth.* 5. 5.

C'eſt être malheureux que d'être riche, honoré, &c. ſi ces biens temporels nous font perdre les biens éternels. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt a dit ; (b) *Malheur à vous, riches, parce que vous*

avez ici-bas *vôtre consolation* : comme s'il vouloit dire, parce que vous vous croyez heureux d'être riches, & que le plaisir que vous goûtez dans vos richesses, vous fait oublier le bonheur où vous devez tendre. (*b*) *Luc.* 16.

Ceux qui sont dans la pauvreté, ou dans l'affliction, sont malheureux, lorsque le mauvais usage de ces choses leur fait perdre le véritable bonheur auquel ils pouvoient arriver, s'ils n'avoient reconnu qu'un seul vrai malheur, qui est de ne point joüir de Dieu. Et les riches qui usent, comme il faut, des biens de ce monde, ne sont pas heureux par la possession de ces biens, mais par le mépris qu'ils en font, & parce que bien loin de les regarder com-

me de véritables biens, puiſque Jeſus-Chriſt leur apprend que ce n'en ſont pas, ils craignent au contraire d'y trouver un repos & un plaiſir mortel qui les rende pour eux de véritables maux, en y arrêtant leur cœur, & les empêchant de chercher ailleurs leur ſouveraine felicité.

On n'eſt donc heureux ſur la terre qu'autant qu'on s'y trouve malheureux de ne poſſeder point encore Dieu, & d'être dans le danger de le perdre pour jamais. On n'eſt heureux qu'autant qu'on eſt à lui; & l'on n'eſt à lui qu'autant qu'on ne tient plus à rien de ce qui n'eſt point Dieu.

Ce qui fait donc que le bonheur, dont on peut joüir dans cette vie, n'eſt qu'un bonheur im-

parfait, c'est que tout le bonheur de l'homme n'est autre chose que la possession de Dieu ; & que comme on ne le possedera parfaitement que dans le Ciel, on ne sera parfaitement heureux que dans le Ciel.

Et parce qu'on ne peut aller & tendre à lui qu'autant qu'on l'a déja dans le cœur, & qu'on n'est heureux ici-bas qu'autant qu'on tend à lui, il est toûjours vrai qu'on n'est heureux ici-bas que par la possession de Dieu ; & qu'on n'y est heureux qu'imparfaitement, parce qu'on n'y possede Dieu qu'imparfaitement.

On ne va à Dieu que par l'amour. On ne l'a dans le cœur que par l'amour. On n'est donc heureux en ce monde, qu'autant

qu'on aime Dieu : & l'amour de Dieu qui fait le bonheur commencé de cette vie, est la voye qui conduit au bonheur parfait de l'éternité.

Voici une partie des véritez fondamentales qui regardent cet amour.

III.

Diverses sortes d'Amour que l'on peut avoir pour Dieu.

ON n'aime que ce qui est aimable, & il n'y a d'aimable que ce qui est bon. Il n'y a rien de si bon que Dieu, ni par conséquent de si aimable. On doit donc aimer Dieu par-dessus toutes choses.

C'est ce que l'homme comprenoit fort bien dans l'état d'innocence, où la verité éclairoit son esprit, & sans qu'il y eût dans sa volonté aucune concupiscence qui s'opposât aux lumieres de la verité. Mais depuis le peché, l'homme n'aimant plus que soi-même, n'a plus regardé les choses que par rapport à soi : & au lieu de considérer ce qu'elles ont en elles-mêmes de bonté, pour les aimer selon le degré de cette bonté, il ne les regarde & ne les aime plus qu'autant qu'elles lui sont bonnes & avantageuses, & qu'il croit pouvoir être heureux en les possedant.

Il a donc fallu lui apprendre que ce n'est pas seulement en soi-même que Dieu est le souverain

bien ; mais qu'il eſt encore le ſouverain bien de l'homme, & qu'ainſi l'homme ne s'aime véritablement lui-même, qu'autant qu'il aime Dieu, puiſqu'il ne peut être vraiment heureux qu'en poſſedant Dieu, & qu'il n'avance vers Dieu qu'en l'aimant.

Dieu eſt eſſentiellement verité & juſtice, & l'homme n'eſt autre choſe par le fond de ſa nature qu'intelligence & volonté : la verité eſt le ſeul & unique objet de l'intelligence, & la juſtice le ſeul & unique objet de la volonté. Ainſi la droite raiſon, l'ordre naturel & la loi éternelle demandent non-ſeulement que l'homme aime Dieu, mais qu'il n'aime que lui ſeul, & qu'il l'aime indépendamment du bien qui lui en peut revenir,

revenir, puisqu'il faut indépendamment de toutes choses, que l'ordre naturel soit gardé.

Mais comme il est de la sagesse & de la justice de Dieu que les choses soient disposées de telle sorte, que tout ce qui est capable de bonheur ou de malheur soit heureux, lorsqu'il se tient dans l'ordre, & malheureux lorsqu'il s'en tire : Le bonheur de l'homme se trouve inséparablement attaché à l'amour que ce même ordre demande qu'il ait pour Dieu, & son malheur au renversement de cet ordre. Ensorte que comme il est assuré d'être souverainement heureux s'il aime Dieu de tout son cœur, de toute son ame & de tout son esprit ; il ne sçauroit éviter d'être souveraine-

ment malheureux s'il eſt ſans amour pour Dieu, ou qu'il aime quelque autre choſe plus que Dieu ; ou malheureux juſqu'à un certain point, lors qu'encore qu'il aime Dieu par-deſſus toutes choſes, il aime pourtant quelque autre choſe que Dieu. Car tout amour de la créature pour elle-même & ſans rapport à Dieu, eſt contre l'ordre, puiſque l'ordre veut que l'homme n'aime que Dieu ſeul, & on ne viole point l'ordre impunément. Mais tout amour de la créature n'exclut pas du ſalut éternel, pourvû que l'amour de Dieu ſoit celui qui domine dans le cœur, & que ſi l'on aime quelque autre choſe que lui, au moins on l'aime par-deſſus toutes choſes.

Comme le bonheur de l'homme dépend donc de l'amour qu'il doit à Dieu ; ſon interêt ſe trouve d'accord en ce point avec ce que l'ordre naturel & la loi éternelle demandent de lui ; & il eſt clair qu'il ne s'aime véritablement lui-même qu'à proportion qu'il aime Dieu, puiſque s'aimer ſoi-même, c'eſt vouloir être heureux, & qu'on ne le peut être qu'en aimant Dieu.

Il eſt vrai que cet amour qui nous porte à Dieu, en nous le faiſant regarder comme le ſeul bien capable de nous rendre heureux, ayant quelque rapport à nous-mêmes, il eſt moins pur que celui qui nous feroit aimer Dieu pour lui-même, & ſans aucune ſorte d'interêt ; mais il ne laiſſe pas

d'être pur en un certain sens, puisqu'il ne cherche dans Dieu que Dieu seul, & qu'il s'arrête à lui comme à sa derniere fin, sans aucune vûë d'avoir de lui nulle autre chose que lui-même ; & s'il y a en cela quelque sorte d'interêt, c'est un interêt bien different de celui qui nous feroit chercher Dieu, pour en obtenir la santé, la vie, des biens, des honneurs, & autres choses de pareille nature.

On peut donc aimer Dieu ou pour lui-même, sans aucun rapport à nous, ou avec quelque rapport à nous, mais sans vouloir de lui nulle autre chose que lui-même, ou pour quelque interêt grossier & charnel.

Le dernier de ces trois sortes

d'amour est vicieux & déreglé, & ne mérite pas même le nom d'amour.

Le premier est le plus noble & le plus pur.

Le second, quoique moins pur, est raisonnable & legitime, & le plus proportionné à l'état present de l'homme. C'est celui dont nous allons parler.

I V.

De l'amour de Dieu, en tant que Dieu est nôtre véritable bonheur. Comment il faut aimer Dieu.

LE commandement d'aimer Dieu, n'est pas tant un précepte en vertu duquel nous soyons obligez de l'aimer, qu'un aver-

tissement par lequel on nous fait souvenir qu'il est impossible d'aller à Dieu qu'en l'aimant.

Car si Dieu est le seul bonheur de l'homme, & que l'homme ne puisse pas ne point aimer ce qu'il regarde comme son bonheur, ce n'est pas parce qu'il lui est ordonné d'aimer Dieu qu'il doit y être obligé. Mais on le lui ordonne, parce qu'il y est obligé; & il y est obligé par toutes les loix de la nature, qui ne permettent pas à l'homme de ne point s'aimer lui-même, ne lui permettant pas non plus de ne point aimer son véritable bien, qui est Dieu.

L'homme ne peut regarder Dieu comme son véritable bien sans l'aimer. Car le desir d'être

heureux lui fera desirer necessairement de posseder Dieu, dès qu'il sera persuadé que Dieu est son bonheur : & desirer la possession de Dieu comme son souverain bonheur, c'est aimer Dieu.

On ne desire un bien qu'autant qu'on se persuade qu'on sera heureux en le possedant. Si l'on croit qu'on sera souverainement heureux en le possedant, on le desire souverainement. Dieu est le souverain bonheur. Il faut donc l'aimer souverainement, & pardessus toutes choses.

Si Dieu seul est le bonheur de l'homme, on ne doit aimer que lui. Car on n'aime que ce qui rend heureux. Si l'on ne se trouve heureux ici-bas qu'autant

qu'on aime Dieu, on n'aimera que ce qui conduit à lui : & ainſi l'on n'aimera rien que par rapport à Dieu. On l'aimera pour lui-même comme le ſouverain bien, & on aimera la créature pour lui, parce qu'elle ne peut être un bien pour l'homme, qu'entant qu'elle le mene à Dieu. Elle eſt bonne en elle-même, parce qu'elle vient de Dieu : mais elle n'eſt bonne à l'homme, qu'entant qu'elle le conduit à Dieu.

Si l'on n'aime que Dieu, parce que lui ſeul eſt le vrai bien, on l'aimera, ſelon le précepte de Jeſus-Chriſt, de tout ſon *cœur*, de tout ſon *eſprit*, de toute ſon *ame*, & de toutes ſes *forces*. (*a*) On l'aimera de tout ſon cœur : car le cœur ne ſe partage en di-

verſes affections, que parce qu'il regarde diverſes choſes comme ſon bien. Si donc il ne conçoit qu'un ſeul bien, il n'aimera que celui-là, & il tiendra tout entier à lui. (a) *Marc.* 12. 30.

La force avec laquelle on tend à une choſe eſt plus ou moins grande ſelon le poids qui nous y porte. L'amour eſt le poids du cœur. Si l'amour de Dieu eſt ſouverain comme il le doit être, puiſque c'eſt l'amour du ſouverain bien, le poids de cet amour fera aller l'ame à Dieu de toutes ſes forces.

Le ſouverain bien doit plaire ſouverainement : & lorſqu'il n'y a qu'un ſouverain bien, il n'y a que celui-là qui doive plaire par lui-même. Tout le reſte ne doit

plaire que par rapport à celui-là. Ce qui plaît le plus, est ce qui occupe le plus l'esprit. Dieu seul doit plaire souverainement. Dieu seul doit donc occuper tout l'esprit de l'homme, & c'est ce qui s'appelle aimer Dieu de tout son esprit; c'est-à-dire, le faire le seul & souverain objet de toutes ses pensées.

L'esprit fait connoître à la volonté le bien qu'elle doit aimer, & la volonté applique l'esprit à la pensée de ce qu'elle aime. Le cœur tout possedé de l'amour de Dieu appliquera donc tout l'esprit à la pensée de Dieu : & si quelque autre pensée se presente qui n'ait pas rapport à Dieu, elle déplaira, & le cœur rappellera, tant qu'il lui sera possible, la

pensée de l'objet qui lui plaît. On aimera donc Dieu de tout son esprit & de toutes ses pensées.

Il y a dans l'ame de l'homme un esprit qui connoît, & une volonté qui aime. La verité est l'objet de l'esprit, comme le bien est l'objet de la volonté. Si le souverain bien doit remplir tout le cœur, & être l'objet de tous ses desirs, la souveraine verité doit remplir tout l'esprit, & être l'objet de toutes ses pensées. Or Dieu est ce bien & cette verité souveraine. Il faut donc l'aimer de tout le cœur & de tout l'esprit.

V.

L'amour de Dieu applique l'ame à la recherche de ce qu'il faut faire pour lui plaire.

LE souverain bien ne remplit ici-bas le cœur de l'homme que par le desir. Il le remplira au Ciel par le plaisir. La souveraine vérité, lorsqu'elle sera vûë en elle-même, appliquera tout l'esprit à joüir d'elle. Mais ici-bas où elle n'est connuë qu'imparfaitement, elle applique principalement l'esprit à la recherche des moyens qui peuvent le mettre en état de la connoître parfaitement.

Il y a donc dans l'amour de Dieu sur la terre du plaisir & de la peine. Car l'ame trouve du plaisir à aimer

mer ſon ſouverain bien, mais elle ſent de la peine de ne le pas poſſeder. Elle n'a pas ce qu'elle deſire : & ainſi elle gémit & elle ſouffre. Elle eſpere néanmoins poſſeder un jour ce qu'elle aime. Cette eſperance la réjoüit. Cette joie la ſoûtient dans ſes peines. Et comme l'amour de Dieu n'eſt donné que par le Saint-Eſprit, il ne faut pas s'étonner ſi la joye eſt comptée parmi les fruits de cet Eſprit, (*a*) & s'il eſt dit que cet Eſprit gémit en nous ; c'eſt-à-dire, nous fait gémir. (*a*) *Rom.* 5. 5. *Gal.* 5. 22. *Rom.* 8. 26.

De même l'eſprit eſt partagé ici-bas entre la vûë de la verité ſouveraine, telle que peut être cette vûë dans cette vie, & la recherche de ce qu'il faut faire pour

parvenir à une vûë parfaite. Il penſe donc à Dieu avec plaiſir, & il penſe avec ſoin & avec étude à ce qui le peut conduire à Dieu.

Le cœur plein de deſir n'applique pas en vain l'eſprit à la recherche de ce qu'il faut faire pour parvenir à cette vûë parfaite. S'il cherche des moyens, c'eſt pour les embraſſer quand il les aura trouvez; & il les embraſſera avec plus ou moins d'ardeur ſelon qu'il deſire plus ou moins, & que l'eſprit s'eſt plus ou moins appliqué. Le cœur plein d'amour, & l'eſprit tout appliqué, embraſſent donc avec une ardeur entiere ce qu'ils ont trouvé de propre pour les conduire à l'objet aimé. Et par conſéquent quiconque aime Dieu de tout ſon cœur, & de tout ſon eſprit, l'aimera auſſi de toutes ſes forces.

VI.

L'amour de Dieu applique l'ame à l'étude de l'Evangile, & à l'imitation de Jesus-Christ.

LEs moyens qu'il faut prendre pour aller à Dieu, sont renfermez dans l'Evangile. C'est donc là qu'il faut les chercher. On ne va à la verité que par la verité. Elle seule peut faire connoître, & combien on la doit aimer, & ce qui peut conduire à elle. Avant qu'on la voye comme le terme & la récompense de tous les desirs du cœur, & de toutes les connoissances de l'esprit, il faut la voir comme guide & comme voye. C'est en cet état qu'elle s'est presentée aux hommes. Jesus-

Christ est cette verité. Il est donc en cette qualité la vie, c'est-à-dire, le terme & le bonheur où l'homme doit tendre : & il s'est fait la voye qui mene à ce bonheur & à ce terme. Aussi a-t-il dit : (a) *Je suis la voye, la verité & la vie*, afin que la verité conduise par elle-même à elle-même. (a) *Joan.* 14. 6.

Cette verité conduit par les instructions qu'elle nous a données, & par le chemin qu'elle a tenu elle-même. Car Jesus-Christ s'est fait homme, pour être par ses actions le guide qu'on doit suivre, & par ses instructions la voye qu'on doit tenir. On ne va à lui que par lui. On ne sçait où l'on va, lorsqu'il n'est pas la lumiere qu'on suit : & cette verité qu'il

répéte assez souvent dans l'Evangile, renferme plusieurs autres veritez capitales. En voici quelques-unes.

Il n'y a rien de plus avantageux à l'homme que d'être conduit à la verité par la verité même. Il est fâcheux de s'égarer dans la poursuite de ce qu'on aime souverainement. Il est avantageux d'être assûré qu'on va bien, & on est assûré quand c'est la verité même qui conduit.

Il n'y a rien qui doive être si agréable à un cœur qui aime, que d'être conduit à la possession de l'objet aimé, par cet objet même qui est aimé. Quelle consolation pour l'homme que Dieu soit son bonheur, & que pour arriver à Dieu, il n'ait que

Dieu même a ſuivre ! Dieu ſe doit donner à lui dans le Ciel, & il marche devant lui ſur la terre, afin que dans la peine que lui cauſe le deſir d'un bien dont il ne joüit pas encore, il ſoit ſoûtenu par le plaiſir d'être, & de marcher avec le bien même à quoi il tend.

Une femme qui aime vraiment ſon mari, aime mieux aller avec lui au lieu où ils doivent s'établir enſemble, que de s'y rendre par une autre voye. Qui aime Jeſus-Chriſt, préferera à tout autre chemin celui où il marche avec Jeſus-Chriſt même, puiſqu'en le ſuivant, il a le bonheur d'être déja attaché à ce qu'il cherche.

Toute autre voye que celle de la verité eſt fauſſe, & jette dans

l'égarement. Elle ne mene point où l'on veut aller. Et quand la verité dit elle-même : (a) *Je suis la voye, & personne ne peut aller à Dieu que par moi*, c'est se tromper que de marcher par tout autre chemin. (a) *Joan.* 14. 6.

Il faut donc avoir toûjours les yeux attachez sur cette verité qui est le guide, & la voye de l'homme à Dieu. Ainsi celui qui aimera Dieu de tout son cœur & de tout son esprit, s'appliquera sans cesse à l'étude de l'Evangile, qui lui apprend, par les discours & par les exemples du Fils de Dieu, ce qu'il doit faire pour mériter la possession de ce qu'il aime, & il lira les écrits des Apôtres, à qui Jesus-Christ a donné son Esprit, pour faire entendre aux

hommes des veritez qu'il avoit prêchées, & pour leur annoncer celles qu'il n'avoit pas encore découvertes.

Cette verité n'eſt pas ſeulement la voye de ceux qui la ſuivent, mais elle doit être encore le juge & la condamnation de ceux qui ne la ſuivent pas. Ni la coûtume, ni l'inclination, ni la grande foule, ou des aveugles qui conduiſent, ou des aveugles qui s'égarent, ne pourront ſervir d'excuſe à ceux à qui la verité a dit qu'elle ſeule les peut ſauver, & qu'elle les jugera en tout ſur les inſtructions qu'elle leur a données.

Nulles difficultez ne doivent rebuter une ame qui marche à la ſuite de la verité. Pourvû qu'el-

le voye devant elle le Dieu à qui elle va, la confiance qu'elle va bien la doit soûtenir ; & la consolation de voir ce qu'elle aime marcher devant elle, & pour l'amour d'elle, par les mêmes routes qui lui semblent rudes & difficiles, lui doit faire esperer avec joye toutes les fatigues d'un voyage qui mene à un bonheur éternel.

VII.

Il faut juger de son amour pour Dieu par la fidélité avec laquelle on lui obéït. Quelle est cette fidélité.

ELle marchera donc si elle aime, puisque l'amour est un poids qui fait tendre les cœurs

vers l'objet aimé ; & elle marchera de toutes ſes forces ſi elle aime ſouverainement ; c'eſt-à-dire, elle fera tout ce que la verité lui apprend qu'il faut faire pour arriver à la poſſeſſion de ce qu'elle aime.

Ce n'eſt que par cette fidélité à faire tout ce que Jeſus-Chriſt lui ordonne, que l'ame peut juger de ſon amour pour Dieu. Quelque ſentiment qu'elle ait ; elle n'aime point Dieu, ſi elle ne fait point ce qu'il lui commande: & quelque peu de mouvement qu'elle ſente, elle a lieu de croire qu'elle aime, ſi elle eſt fidéle à faire tout ce qu'il faut faire pour arriver à ce qu'elle voit & connoît devoir être l'objet de ſon amour.

Cette fidélité à faire ce que Dieu ordonne, doit être universelle, constante, & pleine d'affection.

Elle doit être universelle, parce qu'on ne doit point choisir parmi les Commandemens de Dieu; observer les uns & laisser les autres. Qui ne parcourt pas tout le chemin, n'arrive point au terme. Qui n obéït pas en tout, n'aime point celui à qui il obéït. Qui n'embrasse pas tous les moyens necessaires pour parvenir au souverain bien; n'y tend point de toutes ses forces.

Un jeune homme avoit fait tous les commandemens. Il lui manquoit une chose; & parce qu'il ne la fit pas, il perdit le fruit de tout ce qu'il avoit fait.

Cette fidélité doit être constante, & faire qu'on avance toûjours. Un poids qui pese sur un corps, le panche toûjours & le porte à son centre. On n'aime plus dès qu'on ne va plus ; & l'on n'arrive qu'à force de marcher, & de marcher jusqu'au bout. Rien ne peut empêcher d'aller à Dieu, parce que rien ne peut empêcher d'aimer, & que c'est aller à Dieu que l'aimer. Quiconque donc aime Dieu, ne craint rien tant que de demeurer en chemin : & il n'y a point d'obstacles qu'il ne surmonte ; parce que tant qu'il aimera, & qu'il n'aimera que Dieu, il fera tout ce qu'il faut faire ; & il ne sera pas obligé à ce qui ne dépendra point de lui.

Elle

Elle doit être tendre & pleine d'affection pour tout ce qui a rapport à Dieu. On ne sçauroit l'aimer, sans aimer tout ce qui mene à lui. C'est par la voye de ses commandemens qu'on y va. On aime donc cette voye. Ces Commandemens ne sont point pesans, ou s'ils le sont, ce poids est leger, & ce joug est doux. Quiconque desire ce que Dieu promet, aime ce qu'il commande. C'est par l'amour qu'il accomplit la loi, parce qu'il aime la loi. *La loi n'est point imposée au juste*, (a) c'est-à dire, elle ne pese point sur lui comme quelque chose d'étranger; parce qu'elle est au-dedans de lui, & que l'amour le porte à l'accomplissement de tout ce qu'elle ordonne. (a) 1. *Tim.* 1. 9.

L'amour qu'on a pour tout ce qui porte à Dieu, fait haïr tout ce qui éloigne de lui. On aime donc les Commandemens de Dieu, & l'on hait le peché, quand on aime bien Dieu : on aime tout ce qui lui eſt agréable, & l'on a en horreur tout ce qui lui déplaît. On ne commet aucun peché volontairement, quelque leger qu'il ſoit ; ou ſi on l'a commis, on le déteſte, & l'on ſe ſent coupable d'avoir manqué contre l'amour qu'on doit à Dieu. On ne dit point: Je ferai un tel peché, parce qu'il n'eſt que veniel. Mais on dit : Je ne commettrai point cette action, parce qu'elle eſt peché, & qu'elle déplaît à celui que j'aime. obli Ce qui fait qu'on aime les Com- de ndemens de Dieu, c'eſt qu'ai-

mer ce qu'il commande, c'eſt l'aimer lui-même. Il commande la charité, & il eſt lui-même charité. Il commande la juſtice, la verité, la ſainteté, la miſericorde; & il eſt lui-même la miſéricorde, la ſainteté, la verité & la juſtice ſouveraine. Qui n'aime donc point la juſtice, n'aime point Dieu. Celui qui n'obéït que par la crainte du ſupplice ſans aimer l'action commandée, n'aime pas la juſtice, il obéït ſans charité; & il obéït en vain, parce que tout ce qui ſe fait ſans charité eſt inutile, parce qu'il ne conduit point à Dieu: & il ne conduit point à Dieu, parce qu'on ne va à Dieu que par l'amour.

VIII.

Opposition que l'homme trouve en soi même a toutes les véritez qu'on vient d'expliquer.

TOute cette doctrine qui est la doctrine de Jesus-Christ jetteroit l'homme dans le desespoir, si en lui apprenant quel est son bonheur, & que c'est par l'amour qu'il faut aller à ce bonheur, elle ne lui faisoit connoître quelques autres veritez importantes pour la connoissance de l'homme même. Nous avons vû le terme qui est Dieu, & la voye qui est l'amour de Dieu : considerons le voyageur qui doit aller à ce terme par cette voye.

Si ce voyageur se considére soi-même, il apperçoit en soi une opposition effroyable à tout ce que cette doctrine de Jesus-Christ lui vient d'enseigner touchant son bonheur, & ce qu'il doit faire pour le mériter. Car il sent que Dieu le touche peu ; que beaucoup de choses paroissent comme autant de biens qui le peuvent rendre heureux. Il craint d'autres maux que la perte de Dieu. Son cœur est partagé par l'amour des créatures. Loin que tout son esprit soit occupé de Dieu, il n'y pense qu'avec peine, & il se distrait facilement. Il a peu d'application à la lecture de l'Evangile. Il a peu souvent Jesus-Christ devant les yeux. La méditation de sa Loi lui est pénible. Il sent de

la peine à faire ce qui lui est ordonné. L'exemple & la coûtume font de grandes impressions sur son cœur, & l'empêchent de considérer la voye que la verité lui montre. Il n'obéït qu'en partie & avec peine. Il va lentement. Il s'arrête, ou recule souvent. Les moindres difficultez l'étonnent. Enfin, il sent que la Loi est pour lui un fardeau, & que les Commandemens lui sont penibles. Il ne fait souvent son devoir qu'à regret; & si l'on n'aime point Dieu quand on n'aime point ses Commandemens, il a tout lieu de croire qu'il ne l'aime point, & par conséquent qu'il ne sera jamais heureux.

L'homme sent en effet toutes ces choses en lui: mais le Chré-

tien ne juge pas de lui-même, par ce qu'il en sent, mais par ce qu'il apprend de la doctrine de Jesus-Christ dont il est disciple. Voici quelques-unes des veritez que cette doctrine lui apprend pour se connoître lui-même.

IX.

Corruption de l'homme depuis le peché.

TOut homme naît dans le peché, & dans l'inclination au peché : & cette corruption générale du cœur est la peine du peché du premier homme. Il naît dans l'ignorance de son véritable bonheur, quoi qu'avec une forte inclination & un desir violent d'être

heureux. Il avoit besoin de Jesus-Christ pour lui apprendre en quoi consiste ce bonheur qu'il cherche, & la voye qui y conduit. C'est ce qui lui est enseigné par la doctrine de Jesus-Christ, comme nous venons de voir.

Cette doctrine ne persuade pas tous les hommes, parce qu'elle trouve des cœurs endurcis & des esprits prévenus sur qui elle ne fait aucune impression.

Cette prévention de l'esprit & cet endurcissement du cœur, procéde de la corruption avec laquelle tout homme vient au monde. Voici quels sont les effets de cette corruption.

Elle donne à l'ame une grande pente vers tous les biens sensibles. Le plaisir qu'elle sent dans

la possession de ces biens, augmente cette inclination déréglée: & cette pente du cœur appliquant tout l'esprit à la recherche de ces biens, ne lui laisse pas la liberté d'examiner s'ils sont vrais ou faux. L'esprit suit donc le plaisir du cœur. Il ne pense à ces biens que pour se délecter par cette pensée, & pour trouver les moyens d'en joüir; & sans les examiner, il les suppose capables de rendre l'homme heureux. L'inclination qui fait cette prévention, est fortifiée par la prévention, & la fortifie à son tour.

X.

Comme Dieu fait revenir l'homme à lui.

DAns cet état l'homme prévenu en faveur des biens sensibles qui rempliſſent ſon cœur & ſon eſprit, n'eſt point capable de recevoir la verité qui lui apprend quel eſt ſon vrai bien, ſi en même-tems qu'elle ſe preſente à lui, elle ne ſe fait place, & ſi elle n'entre par la foi dans ſon ame. Jeſus-Chriſt prêche donc, & l'homme croit : mais l'homme ne croit que par la foi que lui donne celui qui lui parle. Il ne ſçauroit par lui-même ſe rendre à la verité, & la lumiere luira devant

lui, sans que ses tenebres soient dissipées, s'il ne reçoit le don de croire. Le premier pas de l'homme vers la verité, est de la croire : & ce premier pas qui est la foi, dépend de la misericorde de Dieu. Il ne peut se la donner lui-même.

Pour croire que Dieu est le souverain bien de l'homme, & qu'on va à lui par l'amour, on ne l'aime pas encore, si Dieu, qui a donné la foi pour croire la doctrine de la verité, ne donne cet amour que la verité nous fait voir si necessaire. L'homme ne peut donc non plus aller à la verité, que recevoir la verité, sans la grace de celui dont la foi est un don, selon l'Apôtre (*a*), & sans cet Esprit-Saint par qui la charité ou l'amour

de Dieu est répandu dans l'ame; (à) *Eph.* 2. 8. *Rom.* 5. 5.

Avant que de répandre cet amour dans l'ame, Dieu l'épouvante d'ordinaire par la crainte de ses jugemens. Cette crainte lui fait fuïr ce que Dieu défend, & faire ce qu'il commande. Elle suit la foi, & précede la charité. Elle ne mene pas à Dieu; parce qu'on ne va à lui que par l'amour: mais elle fait faire place à l'amour, en écartant les objets qui arrêtoient le cœur & l'esprit, & en combattant les passions qui emportant l'ame vers les choses sensibles l'empêchent de se tourner vers Dieu. On se prive alors de ce qui plaît, quoique Dieu ne plaise pas encore. Mais enfin la privation de ce qui causoit un

plaisir

plaisir déréglé, mene peu à peu à un autre plaisir qui est celui de l'amour de Dieu.

XI.

Deux amours & deux poids dans l'homme Chrétien, la charité & la cupidité.

LOrsque l'amour de Dieu est dans l'ame, il ne détruit pas l'inclination qui la portoit vers les choses sensibles, parce que Dieu veut qu'elle combatte. Desorte qu'il y a alors deux poids dans l'homme ; l'un qui le porte à Dieu, c'est la charité ; & l'autre qui le porte vers la créature, c'est la cupidité. Car nous supposons qu'il aime Dieu : mais en mê-

me-tems qu'il va à lui, il sent ce poids contraire qui le panche ailleurs, & qui tâche de le détourner de Dieu.

De ces deux poids, il y en a toûjours un qui est le plus fort, & l'homme est juste ou coupable, selon qu'il se laisse emporter à l'un ou à l'autre de ces deux amours. Il est juste, si l'amour de Dieu est le plus fort. Il est coupable, si la cupidité est la plus forte. J'appelle cupidité tout amour de la créature qui n'a point de rapport à Dieu. Soit donc que l'homme s'aime soi-même, soit qu'il aime quelque autre chose qui n'est point Dieu, il aime la créature; & c'est cet amour qu'on appelle cupidité.

Ce n'est point par ce qui est

sensible qu'on doit juger qui l'emporte de ces deux poids. Celui de la cupidité est souvent le plus sensible, parce qu'il porte vers les biens sensibles, & qu'attachant fortement l'ame au corps, il la rend pour ainsi dire, toute charnelle. Celui de la charité a pour objet un bien spirituel & invisible; & pour y porter l'ame, il faut qu'il la dérache de son corps: mais dans ce combat il arrive souvent qu'elle sent plus l'effort que fait la chair pour la retenir, qu'elle ne sent l'amour qui la veut séparer de la chair.

Ce n'est pas que Dieu ne répande, quand il lui plaît, une douceur, & un plaisir sensible, qui fait dire ce que disoit le Prophête: *Ps.* 83. 3.) *Mon cœur & ma*

chair se réjoüissent dans le Dieu vivant. Mais cette grace n'est pas si commune, que dès qu'on ne la sent pas, on doive s'imaginer qu'on n'aime point Dieu. On pourroit même sentir quelque chose de semblable à cette joye & à ce plaisir, sans avoir pour cela l'amour de Dieu dans le cœur. Il faut donc juger de nôtre amour par d'autres marques, & avoir recours à d'autres signes pour examiner qui est le plus fort en nous du poids de la charité ou de celui de la cupidité.

Le poids de la charité est le plus fort, quand il fait faire ce que Dieu ordonne, malgré tous les efforts de la cupidité. Et celui de la cupidité l'emporte, quand il fait faire ce que Dieu défend

malgré la connoissance qu'on a de sa volonté. C'est pourquoi Jesus-Christ dit : *Celui-là m'aime, qui fait mes Commandemens*, & un Saint définit fort bien la charité, (*b*) *un amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même* ; & la cupidité, *un amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu*. (*a*) *Joan.* 14. 21. (*b*) *August.*

Ce que nous proposons ici sous le nom de *poids*, saint Paul le fait entendre sous le nom de *loi*. L'amour est un *poids*, parce qu'il *panche* & porte le cœur à son objet ; & il est une *loi*, parce qu'il *ordonne*, & qu'il veut se faire obéir.

Il y a donc en l'homme deux loix ; la loi de l'esprit qui ordonne de préferer les choses invisi-

bles aux choſes viſibles, Dieu à la créature; & la loi de la chair qui veut qu'on préfere les choſes viſibles aux choſes inviſibles, la créature à Dieu. Ces deux loix ſe combattent & ſont oppoſées l'une à l'autre. La plus forte eſt celle à qui l'on obéït.

Il ne nous eſt pas ordonné de ne point ſentir le poids de la cupidité, & de n'avoir point en nous la loi de la chair, mais ſeulement que la cupidité ne régne point chez nous, (*Rom.* 6. 12.) en nous faiſant obéïr à ce qu'elle ſuggere; & qu'on y faſſe régner au contraire la charité en faiſant ce qu'elle ordonne. Quand on le fait, la charité augmente, & la cupidité diminuë: mais elle ne ſera entiérement détruite que par

la mort ; & ce ne sera qu'alors que la charité sera parfaite, parce qu'elle n'aura plus de cupidité à combattre.

Ces deux poids & ces deux loix sont encore marquez par saint Paul sous les noms du vieil homme & du nouveau. Le vieil homme est tout homme, tel qu'il est né d'Adam selon la chair, c'est-à-dire, avec le peché originel, & l'inclination au peché. Le nouvel homme est tout homme, tel qu'il est regeneré par une seconde naissance qui le délivre du peché, & lui donne la charité pour combattre la concupiscence, ou l'inclination au peché.

La charité tend à faire mourir la cupidité, & le nouvel homme veut détruire le vieil homme: mais

cette destruction ne se devant faire qu'à la mort, tout ce que peut faire l'homme nouveau pendant cette vie, est *de crucifier un vieil homme*, afin de n'être *plus les esclaves du peché* (a), dit S. Paul, c'est-à-dire, afin que l'inclination que nous avons au peché ne soit plus la maîtresse. Elle est toûjours en nous, elle parle, elle ordonne, elle panche ; mais parce qu'elle est liée & attachée, elle n'agit point, & elle ne fait point agir, parce que bien loin de lui obéir on lui résiste. (a) *Rom.* 6. 6.

XII.

Toute la vie Chrétienne n'eſt que le combat du nouvel homme contre le vieil homme.

IL y a donc toûjours quelque choſe du vieil homme parmi le nouveau, & il faut une ſeconde renaiſſance pour purifier entierement ce dernier. La naiſſance ſelon la chair produit le vieil homme ; la renaiſſance ſelon l'eſprit par le bâtême produit le nouvel homme combattant le vieil homme. La mort des juſtes eſt une autre regeneration qui rend le nouvel homme victorieux, triomphant, & entierement dégagé du vieil homme.

La vie eſt telle qu'eſt la naiſſance. Celui qui n'eſt né que ſelon la chair, ne vit que ſelon la chair, a pour loi la cupidité & appartient entierement au vieil homme. La vie qu'on recevra par la derniere renaiſſance ſera toute ſpirituelle, & ce ne ſera plus que la vie du nouvel homme toute pure. On n'y ſuivra plus d'autre loi que la verité. On n'y ſentira plus d'autre poids que la charité. Mais la vie qui ſuit le batême, qui eſt la ſeconde naiſſance, ou, ſi nous voulons, la premiere renaiſſance, eſt une vie de combat, de tentation, de contradiction; parce que le vieil homme n'étant pas détruit, il faut que le nouveau le combatte. Et comme ils ont chacun leurs fruits & leurs

actions, c'eſt par-là que l'on connoît lequel des deux eſt le plus fort, & auquel des deux on appartient.

Si ces veritez humilient l'homme, elles le conſolent en même-tems, en l'inſtruiſant & en lui faiſant connoître ce qu'il y a en lui qui vient de lui, & ce qu'il y a qui vient de Dieu.

Elles s'humilient en lui faiſant ſentir la peine du peché par le poids qu'il ſent au peché. Elles le font gémir dans la vûë de ſa miſére. Car quelle plus grande miſére que de vouloir être heureux, de connoître ce qui nous doit rendre tels, & de reſſentir une oppoſition continuelle à ce que nous devons faire pour être heureux? Et comme cette miſére eſt

de l'homme, & que le ſecours qui l'en doit tirer eſt de Dieu, il s'adreſſe à Dieu, il le prie, il lui expoſe ſes beſoins, & n'attendant rien de la nature, il eſpere tout de la grace.

En s'humiliant par la vûë de ſa miſére, il doit ſe conſoler par la vûë de la miſéricorde de Dieu, & ne pas s'abattre à cauſe des peines qu'il ſent à faire le bien. Car la répugnance qu'il ſent à faire ce qu'il faut faire pour arriver au bonheur qu'il deſire, ne le lui fera pas perdre. La chair, la cupidité, le vieil homme, ne poſſéderont point le royaume de Dieu : mais l'eſprit, la charité, le nouvel homme ont droit d'y prétendre, lorſque l'eſprit réſiſte à la chair, que la charité ſurmon-

te

te la cupidité, & que le nouvel homme ne fait rien de ce que le vieil homme lui ſuggere.

Pour vaincre il faut combattre ; & pour combattre il faut ſçavoir ſe diſtinguer d'avec ſon ennemi. Le nouvel homme doit donc ſe diſcerner d'avec le vieil homme, comme ſaint Paul les diſtinguoit fort bien tous deux lorſqu'il diſoit ; (*Rom.* 7. 25.) *Je ſuis ſoumis à la loi de Dieu par l'eſprit, & à la loi du peché par la chair* ; c'eſt-à-dire, qu'il ſentoit en lui ces deux poids, celui de la cupidité qui le penchoit au mal que Dieu défend ; & celui de la charité qui l'inclinoit au bien que Dieu ordonne. Or pour ſçavoir qui étoit le plus fort de ces deux poids, il s'examinoit par les

actions qu'inſpirent ces deux amours. Quand il obéiſſoit à Dieu au mépris de tout ce qui plaît au vieil homme, il connoiſſoit que le nouvel homme étoit victorieux, quoi qu'il ſentit toute l'oppoſition du vieil homme. Car cette oppoſition produit le combat, & le mépris de cette oppoſition fait la victoire : comme au contraire, le remords de faire ce que Dieu défend, fait combattre contre le plaiſir prévenant qui entraîne au peché ; & le vieil homme a vaincu, lorſque malgré ce remords, on a fait le mal qui lui plaiſoit.

XIII.

Il faut haïr la concupiscence.

LA concupiscence est une opposition à ce que Dieu demande de nous ; & il faut haïr cette opposition, parce qu'elle est effectivement un mal. Plus on desire d'être heureux, & plus ce qui s'y oppose doit déplaire. Quiconque a hâte, ne souffre qu'avec peine le moindre retardement. On ne court à Dieu qu'à proportion qu'on aime. La concupiscence en combattant l'amour de Dieu, retarde souvent cette course. Donc quiconque aime beaucoup Dieu, hait beaucoup ce poids contraire, qui, malgré tous les efforts de

l'ame, ne laisse pas de lui faire sentir un penchant vers la créature qu'elle ne veut ni ne doit aimer. Saint Paul (*Rom.* 7. 23.) aimoit Dieu, & c'est ce qui lui rendoit insupportable la loi de ses membres qui combattoit la loi de son esprit. Il avouë qu'elle est un mal qu'il n'aime point; & il prie Dieu par *trois fois* (*a*), c'est-à-dire souvent & ardemment, de l'en délivrer. (*a*) 2. *Cor.* 12. 8.

Il est vrai qu'elle devient un bien aux Elûs, parce qu'elle sert de contrepoids à l'orgueil de la nature, & qu'elle leur est un mérite, puisqu'en leur donnant un ennemi à combattre, elle leur fait gagner la couronne promise à ceux qui remporteront la victoire. Mais il est vrai aussi que n'é-

tant un bien aux Elûs que par l miſéricorde de Dieu, c'eſt cett miſéricorde qu'il faut aimer, & haïr cependant le mal dont cette miſericorde nous fait un bien. Il faut gémir d'avoir des maladies telles qu'il faille pour les guérir des remedes auſſi triſtes & auſſi dangereux que cette malheureuſe répugnance à faire ce que Dieu veut. Il eſt bon d'être humilié: mais il n'eſt pas bon de s'être fait un beſoin d'être humilié, & de l'être par une telle humiliation. Le prix de la victoire eſt grand, puiſque c'eſt Dieu-même. Mais ce ſeroit encore un plus grand bien d'aller à Dieu par une paix profonde & une union entiere de la chair & de l'eſprit, que d'y aller en combattant des ennemis

avec lesquels il n'y a point de tréve, qu'on porte au-dedans de soi, de qui l'on reçoit toûjours quelques blessures, & dont on est en danger d'être vaincu.

XIV.

C'est Jesus-Christ qui vit dans les Saints malgré le vieil homme.

IL ne faut pas s'abattre pour toutes ces peines, ni se croire vaincu, parce qu'on les sent. L'Apôtre qui les sentoit, ne laissoit pas de dire : (a) *Je vis, ou plûtôt ce n'est plus moi qui vit, mais Jesus-Christ qui vit en moi.* Ces paroles contiennent une grande instruction ; car elles nous apprennent :

(a) *Gal.* 2. 20.

1. Que le Chrétien est un composé d'un vieil homme & du nouvel homme.

2. Que tout ce qu'il y a en nous du vieil homme est de nous ; & tout ce qu'il y a de l'homme nouveau est de Jesus-Christ. C'est pourquoi saint Paul distingue en soi comme deux sortes de personnes, dont l'une est le vieil homme, ou lui-même ; & l'autre est le nouvel homme, ou Jesus-Christ.

3. Qu'encore qu'il sentît en lui la loi de la cupidité qui venoit de lui-même, néanmoins parce qu'il n'obéissoit point à cette loi, il dit que ce n'est plus lui qui vit, c'est-à-dire, qu'il ne vivoit plus selon l'homme ; mais que Jesus-Christ vit en lui, c'est-à-dire,

qu'il ne vivoit que ſelon Jeſus-Chriſt à qui il obéïſſoit.

4. Que le vieil homme ne vit donc qu'autant qu'on fait ce qu'il deſire, & qu'il ne vit point, c'eſt-à-dire, qu'il ne fait point vivre l'homme, lorſqu'on ne lui obéït point : & que malgré tous ſes deſirs, toute ſa pente, toutes ſes ſollicitations, c'eſt Jeſus-Chriſt, c'eſt le nouvel homme qui vit, c'eſt-à-dire, qui fait vivre l'homme, en lui faiſant faire la volonté de Jeſus-Chriſt.

Quoique vous ne ſoyez qu'un homme, vous êtes double en quelque ſorte, puiſque d'un côté vous êtes né ſelon la chair ; & que de l'autre, vous êtes regeneré ſelon l'eſprit.

La chair & l'eſprit, le vieil

homme & le nouvel homme, vous & Jesus-Christ, parlent chacun leur langage. Vous les entendez tous deux ; & souvent la chair est ce qui se fait le plus entendre & qui crie le plus haut. Mais ne vous étonnez pas. Faites ce que Jesus-Christ commande, & non pas ce que vous voulez : & alors vous aurez sujet d'esperer que c'est le nouvel homme qui vit en vous, & non pas le vieil homme.

L'homme est tellement composé de ces deux hommes dont je parle, que dans les Saints mêmes le vieil homme se mêle souvent parmi les actions de l'homme nouveau, & il gâte toutes les actions où il se trouve mêlé. Il fait faire avec négligençe ce qu'il ne

peut empêcher de faire. Il le fait faire par vanité. Il cherche à s'y satisfaire, & il fait rapporter à soi, au moins en partie, ce qui ne doit être rapporté qu'à Dieu. En un mot, il fait chercher dans ce qu'on fait pour être souverainement heureux, quelque autre bonheur que le véritable : ensorte qu'on va à celui-ci avec moins de force, parce qu'on y en veut joindre un autre. Ce qui a fait dire à un Saint : » Lorsqu'on aime » avec vous quelque autre chose » que vous, ô mon Dieu, & qu'on » ne l'aime point par rapport à » vous, (*a*) on vous en aime d'au- » tant moins,» (*a*) *Saint Augustin dans ses Confess.*

On fait donc des fautes, quelque amour qu'on ait pour Dieu.

On reçoit des blessures en combattant. On amasse quelque poussiere en cheminant. Et si l'on n'a soin de secoüer tous les jours cette poussiere, & de panser ses playes, quoique petites, elles se multiplient, elles défigurent l'ame, elles l'affoiblissent; & le vieil homme avançant toûjours peu-à-peu, étouffe enfin le nouvel homme, & fait finir par la chair ceux qui avoient commencé par l'esprit. Il faut donc combattre. On combat donc en ne faisant pas les pechez que la chair, ou l'homme suggere, & on veille sur les fautes legeres qu'il fait commettre. On les déteste, parce que si elles ne tuënt pas, elles blessent; & on les répare par des œuvres contraires, parce que qui-

conque aime ardemment son bonheur, ne peut rien souffrir qui le recule & qui déplaise à ce qu'il aime.

XV.

Chaque homme à une passion dominante qu'il faut combattre.

QUoique tout le vieil homme soit opposé à tout le nouvel homme, puisque l'on ne tend qu'à Dieu, & que l'autre ne tend qu'à la créature; néanmoins dans chaque homme le poids de la cupidité a un certain objet particulier auquel il tend par une passion dominante. L'un est avare, l'autre est prodigue. L'un ne cherche que le plaisir, & un autre ne

respire

respire qu'après les honneurs. Et c'est cette passion dominante qui fait le plus d'opposition à la loi de Dieu, & par conséquent c'est elle qu'il faut le plus combattre, comme elle est sans doute la plus difficile à vaincre.

Il résulte de-là que toutes les actions ordonnées par la loi de Dieu ne sont pas également pénibles à la nature corrompuë, mais que celles qui sont contraires à cette passion dominante, lui sont bien plus pénibles que toutes les autres. Le jeûne ne fera pas tant de peine à un avare, que l'aumône. Le voluptueux donnera volontiers l'aumône : mais il ne peut souffrir qu'on lui retranche rien de ses plaisirs. Il y a donc dans la loi de Dieu des

choſes qui ne feront nulle peine, & qui ſeront même agréables au vieil homme.

Mais cela n'empêche pas qu'il ne gâte le bien qu'il fait. Car il ne le fait que parce qu'il lui plaît. Il ne le fait que par cupidité. Ce n'eſt point pour Dieu qu'il le fait, ce n'eſt point par charité ; & tout ce qui ſe fait ſans charité, eſt inutile. D'où il faut conclure, qu'il ne faut pas moins combattre l'amour propre dans les bonnes choſes qui lui plaiſent, que dans les bonnes choſes qui lui déplaiſent ; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut ni chercher à le contenter, ni craindre de le mortifier.

XVI.

Pour combattre le vieil homme, il faut renoncer à soi-même.

CEs veritez forment naturellement cette conclusion que Jesus-Christ nous apprend dans l'Evangile: (a) *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, & qu'il porte sa croix, & me suive.* Suivre Jesus-Christ, c'est lui obéir; & faire ce qu'il enseigne par ses discours & par ses exemples, c'est aller où il va, & par où il va; c'est-à-dire, tendre au véritable bonheur, & y tendre par la voye qui y conduit. Mais il veut pour le suivre qu'on renonce à soi-même, & que l'on

crucifie le vieil homme. (a) *Mat.* 16. 24.

Renoncer à quelque chose, c'est ne la plus aimer. Renoncer à quelqu'un, c'est n'avoir plus d'égard pour lui, & ne se mettre plus en peine, ni de ce qui lui plaît, ni de ce qui le choque; mais faire ce qu'on veut sans chercher à le satisfaire, & sans craindre de l'offenser. Si par la cupidité qui est en nous, & qui vient de nous, & que nous pouvons par conséquent appeller nous-mêmes; si, dis-je, par la cupidité nous avons de l'opposition à une partie des choses que Jesus-Christ nous ordonne, & que nous gâtions par nôtre amour propre le bien même que nous faisons & qui nous plaît; qui ne voit qu'il faut

renoncer à soi-même pour aller à Dieu, & suivre Jesus-Christ par le chemin qu'il nous marque indépendamment de ce qui nous plaît & de ce qui nous déplaît?

Il faut avoir les yeux arrêtez sur nôtre devoir, sans nous regarder en rien nous-mêmes, & aller droit par la voye de Dieu, sans nous détourner ni à droit ni à gauche. J'appelle se détourner à droit, faire un bien parce qu'il nous plaît, fuïr un mal, parce qu'il n'a point d'attrait pour nous. J'appelle se détourner à gauche, ne pas faire un bien, parce que nous y avons de la répugnance, & faire un peché à cause du plaisir & de l'utilité qu'on en peut tirer. Aller droit, c'est faire son

devoir, qu'il plaise, ou non ; & lorsqu'il plaît à l'amour propre, le faire si peu parce qu'il lui plaît, qu'on seroit tout disposé à le faire quand il ne lui plairoit pas.

Il faut donc se roidir avec force contre les répugnances que la nature a pour le bien, & contre l'inclination qu'elle a pour le mal. C'est cette violence sans laquelle on n'emporte point le royaume du Ciel. Et lorsque sans peine on fait ce qui est ordonné, & on se prive de ce qui est défendu, il faut demander à Dieu, que ce soit uniquement pour lui qu'on agisse & sans aucun égard à l'amour propre : reconnoître la foiblesse de l'homme & la miséricorde de Dieu qui a permis qu'il n'y ait pas d'opposition dans le

fonds corrompu de la nature à ce qu'il ordonne, parce que s'il y en avoit, on seroit assez lâche pour y succomber : le prier enfin, qu'en purifiant son cœur du mêlange de l'amour propre, il le fortifie contre les répugnances, afin qu'il n'y ait point d'obstacles qu'on ne surmonte pour lui obéïr. C'est à ce renoncement qu'il faut se disposer si on veut être sincerement à Dieu. C'est par-là qu'il faut commencer selon la parole de Jesus-Christ. Qui veut bâtir l'édifice du salut & vaincre dans une chair mortelle les ennemis invisibles que nous avons à combattre, doit auparavant penser à ce que ces choses lui coûteront, & regarder ce renoncement comme une chose absolument ne-

ceſſaire, & ſans laquelle il ne pourra executer ce qu'il entreprend.

C'eſt par ce renoncement qu'on commence la vie Chrétienne; c'eſt par-là qu'on la continuë, c'eſt par-là qu'on la finit. Quoiqu'on faſſe, ſi on n'a pas encore commencé à renoncer à ſoi-même, on n'a pas encore commencé d'être Chrétien, & on n'eſt avancé dans la vie Chrétienne qu'à proportion qu'on l'eſt dans ce renoncement. Saint Paul dit de Jeſus-Chriſt après lequel on marche quand on eſt vrayement Chrétien, qu'*il ne s'eſt point plû en lui même*, (*Rom.* 15. 3.) & qu'*il a ſouffert de la contradiction de la part des pecheurs.* (*Heb.* 12. 3.) Voilà le modelle. Il n'avoit point

d'amour propre à combattre: mais ne se plaisant point en soi, & souffrant les contradictions, sans qu'elles l'empêchassent de faire ce qui lui étoit ordonné par son Pere, il nous a appris à tellement renoncer à nous, que nous ne cherchions point à nous plaire, & que nous ne craignions point de nous déplaire; mais que nous voulions plaire à Dieu, & que nous ne craignions de déplaire qu'à lui seul

Quoiqu'il n'eût pas la corruption de nôtre nature, il a bien voulu pour nous instruire & nous consoler, en ressentir les infirmitez. Il a excité dans sa chair une aversion & une crainte extrême du calice que Dieu lui ordonnoit de boire, pour exciter ensuite

dans son esprit une forte résolution de faire, malgré les répugnances de sa chair, ce que Dieu demandoit de lui. Un disciple de Jesus-Christ ne desespere pas pour l'opposition qu'il sent à la loi de Dieu. Il n'y a qu'à se distinguer du vieil homme qui forme ces oppositions : & quand il a prié qu'on ne le force point à boire le calice qui lui est préparé, il faut faire dire à Dieu par le nouvel homme : *Que vôtre volonté soit faite, & non pas la mienne. Luc.* 22. 42.

XVII.

Il faut crucifier sa chair.

LA premiere chose que Jesus-Christ demande à ceux qui le veulent suivre, est qu'ils portent leur croix, (*Luc.* 9. 23.) ou, comme parle l'Apôtre, qu'ils crucifient leur chair. (*Gal.* 5. 24.) Ce n'est pas assez de renoncer à soi-même, en ne faisant rien de ce que Dieu défend, & n'omettant rien de ce qu'il ordonne, sans avoir égard aux inclinations ou aux répugnances de la chair : il faut encore réduire la chair, en combattant tous ses desirs. Le renoncement fait qu'on n'obéït point au vieil homme ; mais par

le crucifiement on le gourmande & on le domine. Car autre choſe eſt de lui réſiſter & de ne lui pas ceder ; & c'eſt ce que font tous ceux qui renoncent à eux-mêmes : & autre choſe de l'attaquer, & de le réduire en ſervitude, pour n'être pas réduits ſous la ſienne ; & c'eſt ce que font ceux qui crucifient leur chair.

Le combat de l'eſprit & de la chair ſe fait par l'oppoſition des deſirs. L'eſprit veut trouver ſon bonheur en Dieu ſeul, & par conſéquent ne s'attacher qu'à lui. La chair met ſon bonheur dans la créature, & veut y attacher l'eſprit. Il eſt impoſſible qu'une de ces attaches ne détruiſe l'autre. On ne va point à Dieu, ſi l'on s'arrête à la créature : on ne s'attache

tache point à la créature, si on ne met son bonheur qu'en Dieu. Il est certain cependant que la chair ne cessera point de desirer la créature. Il faut donc combattre ses desirs ; & les combattre, c'est la crucifier.

On combat les desirs de la chair ou du vieil homme (car ce n'est que la même chose) en se privant des choses qui sont l'objet de ses desirs. De-là vient qu'au batême on a renoncé aux pompes du siécle ; c'est-à-dire, à tout ce qu'il y a d'éclatant dans le monde ; parce que ce sont ces choses éclatantes qui plaisent à la chair, & que quand l'esprit s'y occupe, il ne pense point à Dieu ; quand il les aime, il n'aime point Dieu. On combat les desirs de sa chair,

en lui faisant souffrir des choses pénibles, & qu'elle en a aversion: car on ne la peut dompter & crucifier qu'en ne lui donnant pas ce qu'elle veut, & lui donnant ce qu'elle ne veut pas. Ne point combattre les desirs de la chair, c'est marcher en vain, c'est battre l'air, selon la doctrine de Jesus-Christ expliquée par S. Paul, qui dit: *Je châtie mon corps & le réduis en servitude, parce que je ne veux pas courir au hazard.* 1. *Cor.* 9. 26. 27.

Tous les gens du monde qui ne pensent qu'à contenter leurs sens & leurs inclinations, ne sont nullement dans la voye de Dieu: & tous ceux qui prétendent obéïr à Dieu & ne pas laisser de contenter leur chair, sont dans l'il-

lusion. Ils ne donnent point tout à Dieu, puisqu'ils donnent tant à la cupidité. Ils se reposent en d'autres biens, qu'en ce seul bien souverain & véritable qu'ils doivent aimer uniquement. Ils ne l'aiment donc point de tout leur cœur, puisque leur cœur est partagé. Ils n'accomplissent donc point la seule chose necessaire pour arriver à Dieu, qui est cet amour entier & sincere. Ils ne portent point leur croix, & par conséquent ils ne suivent point Jesus-Christ. Ils ne crucifient point leur chair; & par conséquent ils n'appartiennent point à Jesus-Christ.

On a besoin de crucifier sa chair, lorsqu'on est juste, afin qu'elle soit soûmise à l'esprit, & qu'elle

ne le corrompe pas en l'asservissant à ses desirs. Et on en a encore plus de besoin lorsqu'elle a été quelque-tems la maîtresse, & qu'on a passé une partie de sa vie à satisfaire ses concupiscences. Les justes la soumettent : les pecheurs la châtient. Celui qui a gardé l'innocence de son batême, crucifie sa chair pour prévenir ses révoltes ; & celui qui a perdu la grace, crucifie sa chair pour prévenir la punition éternelle que mérite tout pecheur, pour avoir préferé un bien temporel à une félicité éternelle.

Cette croix est autrement appellée penitence : & c'est en ce sens que les Peres enseignent qu'il y a une penitence des justes, laquelle consiste à soumettre la

chair par la privation de tout ce qui lui plaît, & de ce qui attachant l'ame à la créature, la détache de Dieu; & une penitence des pecheurs, qui consiste à punir les rebellions de sa chair, pour satisfaire à la justice de Dieu. Et cela se fait en ne lui ôtant pas seulement les choses dangereuses; mais encore celles qui sont innocentes, parce qu'elle a voulu joüir de celles qui lui étoient défenduës. C'est ce qui a fait dire enfin au Concile de Trente, Que *la vie du Chrétien doit être une continuelle penitence.* Il faut empêcher l'ame de trouver de la douceur en tout ce qui n'est point Dieu, & qui ne mene point à lui. Et lorsqu'elle s'est arrêtée sur la créature, il faut par les œuvres

laborieuſes de la penitence lui faire ſentir combien elle eſt malheureuſe, d'avoir cherché ſon bonheur autre part qu'en Dieu.

XVIII.

Comment on doit porter les croix que Dieu envoye.

LEs croix que Dieu envoye & les amertumes qu'il répand dans la vie, ſont d'excellentes penitences, lorſqu'on les reçoit avec ſoûmiſſion, ou même avec joye: & elles ſuffiſent quand on ne peut pas autre choſe. Mais il ne ſuffit pas d'y être préparé ſans vouloir ſe priver de rien, ni rien ſouffrir de ſoi-même, lorſqu'on ne ſouffre rien de la part de Dieu.

Un Chrétien ne souffre pas les croix seulement, parce que Dieu veut qu'il souffre, mais parce qu'il sçait qu'il lui est utile de souffrir, & que c'est par miséricorde que Dieu lui envoye des souffrances. Il ne doit aimer que Dieu, parce que Dieu seul est son bonheur. Il ne doit craindre qu'une chose, qui est la perte de Dieu, parce qu'il n'y a de mal véritable que celui qui nous prive du souverain bien. Il ne se croit donc point heureux, quelque bien qui lui arrive, lorsque ce bien ne le conduit point à Dieu. Il ne se croit point malheureux, quoiqu'il perde, lorsqu'il ne perd point Dieu. Il ne se croit donc point malheureux de perdre la santé, & il ne regarde point la maladie comme un mal.

Les biens & les maux de cette vie ſont indifferens d'eux-mêmes ; parce que, ſelon l'uſage qu'on peut faire des uns & des autres, ils peuvent mener à Dieu, ou éloigner de Dieu. Car dès qu'on regarde Dieu ſeul comme ſon véritable bien, tout ce qui mene à lui, paroît bon ; tout ce qui détourne de lui, paroît mauvais. Or la maladie, la pauvreté, ne détournent point de Dieu par elles-mêmes. Elles ne ſont donc point des maux par elles-mêmes. Les richeſſes, la ſanté ne conduiſent point à Dieu par elles-mêmes. Elles ne ſont donc point par elles-mêmes des biens ; ſinon entant qu'elles ſont l'ouvrage de Dieu, qui ne peut rien faire que de bon. Mais en cette qualité la maladie

& la pauvreté ſont auſſi des biens, parce que Dieu en eſt l'auteur.

Ce qui eſt indifferent en ſoi-même, ne l'eſt pas dans l'homme. Ce qui eſt le plus capable de l'attacher à la créature, lui eſt le plus dangereux ; parce que c'eſt ce qui le détache le plus de Dieu. Ce qui eſt le plus capable de le détacher de la créature, lui eſt le plus utile, parce que c'eſt ce qui le met le plus en état de s'attacher à Dieu. Or tout ce qui plaît à la nature corrompuë, attache à la créature. Tout ce qui lui déplaît, l'en détache. Et, en ce ſens, ce que le monde met au nombre des biens, eſt ſouvent un mal ; & ce qu'il met au nombre des maux, eſt ſouvent un bien. Donc bienheureux ſont les pauvres, & malheur aux riches.

Donc les riches, & ceux qui ont tout ce que la chair desire, doivent gémir dans la crainte de s'y attacher. Or ils s'y attacheront, s'ils y trouvent du plaisir : & pour n'y point trouver ce plaisir, il faut qu'ils se privent de l'objet agréable. Car celui qui ne se refuse rien, marque bien qu'il ne sçait pas encore la doctrine de Jesus-Christ, ou qu'il n'entre pas dans ses sentimens ; puisqu'il regarde comme un bien ce qui lui fait moins aimer Dieu, pour ne pas dire ce qui très-souvent l'éloigne entierement de Dieu.

Donc ceux qui sont affligez & que Dieu prive de ce que la chair aime, comme les richesses, les honneurs, la santé, &c. se consolent, s'ils sont vrayement Chré-

tiens, de ce que leur ennemie eſt deſarmée par la ſouſtraction de ce qui les attachoit à la créature; de ce que n'ayant plus de douceur à goûter ſur la terre, ils ſont plus en état de *goûter combien le Seigneur eſt doux*, (1. *Petr.* 2. 3.) à ceux qu'il aime. Ainſi ils ne ſouffrent pas ſeulement avec ſoumiſſion, mais avec ſoye, par la connoiſſance qu'ils ont de l'utilité de leurs ſouffrances : & pendant que la chair toute deſolée n'eſt occupée que de la douleur qu'elle ſent, il y a dans l'ame une joye de foi qui ne ſe ſent pas, mais qui ne laiſſe pas d'être réelle & effective; une joye ſpirituelle d'être où Dieu veut qu'on ſoit, & de ce que par ſa providence on ſe voit dans l'état le plus propre pour al-

ler à lui ; puiſqu'on ne va à lui que par le détachement des créatures, & qu'il faut des croix pour produire ce détachement.

Si les croix que Dieu envoye ſont ſi utiles pour détacher le cœur de la créature, & ſi cette vûë de leur utilité produit une joye ſpirituelle, à cauſe de ce détachement ſi neceſſaire pour aller à Dieu, qui doit en être le fruit : il s'enſuit que lorſqu'on n'a point de croix on en doit chercher. Chacun doit prendre la ſienne, parce que chacun, pour ſuivre Jeſus-Chriſt, doit ſe détacher de tout autre choſe & embraſſer tous les moyens capables de le porter à ce détachement.

Et ſi tout Chrétien, quelque Saint qu'il ſoit, eſt obligé à la

croix

croix & à la penitence, parce qu'il est obligé à se détacher de la créature ; à combien plus forte raison les pecheurs qui se doivent punir eux-mêmes, afin de n'être pas punis de Dieu ! Qui peut dire que le cœur est à Dieu, lors qu'il trouve son plaisir en tant de choses, & qu'il évite tout ce qui peut déplaire à la chair ? Comment se peut-il persuader qu'il ne met tout son bonheur qu'en Dieu, si Dieu n'est pas toute sa joye, & si dans tout ce qui est hors de Dieu, il ne cherche des amertumes qui l'obligent, pour ainsi dire, de retourner à lui.

Le Chrétien se distingue de l'infidéle, en ce qu'il veut n'avoir point d'autre joye que Dieu, & qu'il se prive des fausses joyes du

siécle : & le pecheur converti se distingue de l'innocent, en ce que pour vanger ses joyes déreglées & ses plaisirs criminels, il se prive des plus légitimes, afin de ne pas perdre le seul bien où il a dû mettre, & où il doit trouver pour toute l'éternité un plaisir souverain & ineffable.

Abregé de tout ce qui a été dit cy-dessus.

I. ETre Chrétien, c'est être disciple de Jesus-Christ, & vivre selon la doctrine qu'il a enseignée.

II. Nous voulons être heureux, & il nous apprend que Dieu seul est nôtre véritable félicité. C'est donc à Dieu qu'il faut tendre : &

nous ne devons nous croire heureux en cette vie, qu'autant que nous avançons vers la vie éternelle dans laquelle nous le poſſéderons.

III. On va à Dieu par l'amour, mais par un amour pur qui nous fait mettre tout nôtre bonheur en Dieu.

IV. Nous ſommes obligez indiſpenſablement d'aimer Dieu, & de l'aimer plus que toutes choſes; de n'aimer rien que lui ou par rapport à lui; de l'aimer enfin de tout nôtre cœur, de tout nôtre eſprit, de toute nôtre ame, de toutes nos penſées, & de toutes nos forces.

V. Celui qui aime Dieu, s'applique à la recherche de ce qu'il faut faire pour lui plaire.

VI. Il étudie pour ce ſujet l'Evangile, où Jeſus-Chriſt nous enſeigne par ſa parole & par ſon exemple la voye qui conduit à Dieu. Quiconque prétend aller à Dieu par une autre voye, ſe trompe : & nous ſerons tous jugez par cette même verité qui nous inſtruit dans l'Evangile.

VII. Ce n'eſt donc point par mouvemens ſenſibles, que nous devons juger de nôtre amour pour Dieu, mais par la fidélité à obſerver ſa loi toute entiere, en tout tems, & en toute rencontre ; non par une crainte ſervile, mais par un amour filial, qui ne fait pas ſeulement pratiquer, mais qui fait aimer ce que Dieu commande, & haïr ce qu'il défend.

VIII. XI. X. L'homme naît

avec le peché, & avec les deux playes du peché, qui ſont l'aveuglement de l'eſprit, & la corruption du cœur : enſorte qu'il ne peut ni voir ces veritez, ſi Dieu ne lui donne la foi, ni les aimer & les pratiquer, ſi Dieu ne guérit ſa volonté, en lui donnant ſon amour.

XI. Lors même qu'il aime Dieu par la charité que le Saint-Eſprit a répanduë dans ſon ame, il ſent en lui-même un autre amour, oppoſé à l'amour de Dieu, à ſçavoir l'amour de la créature, appellé concupiſcence ou cupidité. Ces deux amours, qui ſont comme deux poids differens, dont l'un éleve l'ame vers Dieu, & l'autre l'abaiſſe vers la créature, ſont appellez par ſaint Paul la

loi de l'esprit, & la loi de la chair, l'homme nouveau & le vieil homme.

XII. Toute la vie doit être employée à combattre la cupidité par la charité. Cette opposition que l'on sent pour ce que Dieu commande doit bien humilier l'ame : mais elle ne la doit pas abattre ; parce qu'on ne laisse pas de plaire à Dieu malgré cette opposition, lorsqu'on la combat, & qu'on se roidit contre elle pour obéïr à Dieu.

XIII. Elle devient même par la miséricorde de Dieu un bien pour les Elûs, puisqu'en leur donnant à combattre, elle leur donne lieu de vaincre & de mériter la couronne promise aux vainqueurs. Il ne la faut pas aimer néanmoins :

car elle est en elle-même un grand mal, puisqu'elle ne tend qu'à nous éloigner de Dieu; & on la doit autant haïr qu'on aime celui auquel elle veut nous empêcher d'aller.

XIV. Comme la cupidité vient de nous, & que la charité vient de Dieu, c'est l'homme qui vit quand il suit la cupidité; & c'est Dieu qui vit dans l'homme, lorsque l'homme ne suit plus que la loi de Dieu par la charité. Mais on ne suit pas tellement la loi de Dieu, qu'il ne se mêle dans la plûpart de nos bonnes actions quelques taches de l'amour propre: enforte qu'il faut être sans cesse en garde contre sa chair, soit pour ne lui pas obéïr, soit pour réparer les fautes qu'elle fait faire.

XV. La cupidité forme en chaque homme une passion dominante, comme l'avarice, ou l'ambition, &c. qu'il faut principalement combattre. Et pour ce sujet il faut, selon Jesus-Christ, renoncer à soi-même, & porter sa croix.

XVI. Renoncer à soi-même, c'est ne plus écouter ni ses inclinations, ni ses répugnances, mais faire ce que Dieu commande, parce qu'on veut plaire à Dieu, sans se mettre en peine si le vieil homme ou l'amour propre trouve du goût ou de la difficulté à faire ce qu'il faut faire.

XVII. Porter sa croix, c'est crucifier & dompter sa chair, ou en lui ôtant ce qu'elle aime, ou en lui faisant souffrir ce qu'elle

n'aime pas. Car ce n'eſt pas aſſez de ne lui point obéïr en ne faiſant pas le mal qu'elle ſuggere ; il faut encore l'aſſervir & la dominer en la crucifiant.

XVIII. Jeſus-Chriſt commandant indifferemment à tous les hommes de porter leur croix, nous apprend que les juſtes doivent crucifier leur chair pour la ſoûmettre, & les pecheurs pour la châtier. La croix de ceux-ci s'appelle penitence. Les juſtes privent leur chair des objets qu'elle aime d'un amour déréglé, mais les penitens ſont obligez de la priver des choſes mêmes licites, à proportion qu'en lui obéïſſant ils ont voulu joüir des choſes qui leur étoient défenduës.

XIX. Si Dieu envoye des croix,

il faut les recevoir avec soûmission en adorant sa justice, & même avec une joye de foi en reconnoissant sa misericorde. Car il faut considérer que les biens & les maux de cette vie n'ont rien de bon ni mauvais en eux-mêmes, mais qu'ils sont bons ou mauvais à l'homme selon l'usage qu'il en fait. Cependant on peut dire que les maux lui sont plus avantageux que les biens, parce que les biens l'attachent à la créature, & que les maux l'en détachent. Or tout le bien de l'homme consiste à se détacher de la créature pour s'attacher à Dieu. Il faut donc craindre le plaisir. Il faut appréhender de se trouver heureux par la possession de quelque créature. Et lorsque Dieu ne ré-

pand point d'amertume sur nôtre vie, il faut en chercher, pour lui témoigner, ou plûtôt pour nous témoigner à nous-mêmes que nous ne voulons être heureux qu'en Dieu, & que nous ne craignons rien tant que de trouver nos délices en quelqu'autre objet que lui. Quiconque cherche toutes ses commoditez & évite toute sorte de peine, ne porte point sa croix. Quiconque suit toutes ses inclinations, n'a point encore renoncé à soi-même, & quiconque ne renonce point à soi, & ne porte point sa croix, ne suit point Jesus-Christ; & par conséquent il s'égare. Il n'est point à Jesus-Christ, & par conséquent il n'est point Chrétien. Car cette parole de saint Paul est véritable: (*Gal.*

5. 24.) *Tous ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, crucifient leur chair avec ses vices & ses desirs déreglez*; & celle-ci de Jesus-Christ même : (a) *Quiconque ne se hait pas soi-même, & ne porte pas sa croix, ne peut être mon disciple.* (a) *Luc.* 14. 26. 27.

Sentimens & Pratiques qui doivent être le fruit des veritez expliquées ci-dessus.

1. REgarder Dieu comme nôtre souverain bien.

2. Mettre tout le bonheur de cette vie dans l'esperance de voir Dieu.

3. Examiner si nous avons droit d'avoir cette esperance.

4. Ne regarder point les richesses

ſes comme de vrais biens, ni la pauvreté comme un vrai mal: mais ne regarder comme bien que ce qui nous mene à Dieu, ni comme mal que ce qui nous en éloigne.

5. Préferer Dieu à tout, & plûtôt tout perdre que de le perdre.

6. N'aimer rien que lui, ou pour lui.

7. L'aimer de tout nôtre cœur, en faiſant tendre à lui tous nos deſirs.

De tout nôtre eſprit, en rappellant en lui nos penſées.

De toutes nos forces, en faiſant ce que nous ſçavons lui plaire.

8. Etudier l'Evangile, c'eſt-à-dire, les paroles & la vie de Jeſus-Chriſt.

9. Régler toute nôtre vie ſur la

foi, & non sur la coûtume, ou sur nos desirs.

10. Aimer & pratiquer sa loi, & examiner nôtre amour par nos œuvres.

11. Craindre de nous arrêter dans la voye de Dieu.

12. Nous appliquer à tout ce que Dieu demande de nous.

13. Haïr tout peché, soit mortel, soit veniel, parce qu'il déplaît à Dieu.

14. Remercier Dieu de nous avoir donné la foi pour connoître sa verité.

15. Lui demander son amour pour la pratiquer.

16. Gémir & s'humilier de sentir en soi de l'opposition à la loi de Dieu.

17. Haïr cette opposition, &

se roidir contre elle, afin d'obéir à Dieu.

18. Faire le bien, non pas parce qu'il nous plaît, mais parce qu'il plaît à Dieu.

19. Faire malgré nos répugnances ce que Dieu exige de nous.

20. Craindre le mêlange de l'amour propre dans les bonnes actions.

21. Remercier Dieu de l'inclination que nous avons à faire nôtre devoir.

22. Lui demander la grace de vaincre les peines que nous sentons à lui obéir.

23. Ne nous pas abattre pour ces peines, & ne les pas prendre pour des pechez, pourvû que malgré elles nous fassions ce que nous devons faire.

24. Chercher nôtre passion dominante pour la combattre.

25. Nous examiner chaque jour sur le renoncement que nous sommes obligez de faire à nous-mêmes.

26. Prévoir les révoltes de nôtre chair, & les prévenir en la crucifiant; lui ôter ce qui la fortifie, lui faire souffrir ce qui l'affoiblit.

27. Se soumettre à la justice de Dieu dans les croix qu'il envoye.

28. Reconnoître qu'elles sont un effet de sa miséricorde; en méditer l'utilité, & chercher le fruit qu'on en doit tirer.

29. Penser à la nécessité indispensable de faire penitence.

30. La proportionner à nos pechez.

31. Examiner ce qui nous attache davantage à la créature, afin de l'éviter.

32. Ne point chercher toutes nos commoditez.

33. Eviter la moleſſe

34. Chercher à ſouffrir lorſque Dieu n'envoye point de croix.

35. Ne nous point plaire à nous-mêmes.

36. Souffrir d'être contredits.

37. Prévoir les fautes que nous pouvons faire.

38. Réparer chaque jour celles que nous avons faites, ſoit en nous impoſant quelque peine, ſoit en faiſant de bonnes œuvres contraires.

39. Nous attendre à combattre pendant toute la vie.

40. Nous défier de nous.

41. Implorer sans cesse le secours de Dieu, & agir toûjours.

PRINCIPES

Qui peuvent servir de regles pour passer Chrétiennement la journée.

DE's qu'on est éveillé penser à Dieu ; car ce qu'on doit aimer plus que toutes choses, doit être le premier objet de nos pensées.

L'adorer comme le principe de tout être.

Le remercier de sa protection pendant la nuit.

Penser qu'il donne encore ce

jour pour faire penitence, pour mériter le Ciel, & que peut-être ne donnera-t-il plus que celui-là.

Avoir soin sur tout, en faisant la priere du matin, de prévoir ce qu'on aura à faire pendant le jour; quelles fautes on doit craindre de la part des objets du dehors, & des inclinations & habitudes du dedans; quels remedes il faut employer pour se préserver des maux qu'on prévoit. Se résoudre à employer ces remedes, & demander à Dieu la grace d'executer fidellement cette résolution.

Dans la méditation rapporter tout ce qu'on médite à la connoissance de ses devoirs. Car il en faut toûjours venir à la prati-

que : & la simple contemplation est le partage du Ciel, & non pas de la terre.

Conclure toûjours, parce que Dieu demande de nous à raison du mystere, ou de la verité que nous avons méditée, & par les moyens de nous acquitter de ce qu'il demande.

Il en est de même de la lecture. Il faut s'appliquer ce qu'on lit, parce qu'il se faut nourrir de la parole de Dieu. Et ce n'est pas en voyant des viandes qu'on s'en nourrit, mais en les mangeant.

S'habiller avec modestie; éviter le luxe; gémir de se voir dans quelque nécessité d'avoir des habits riches; s'en épargner qu'on pourroit avoir selon sa condition, & de cette épargne vêtir quel-

que pauvre, afin que ce ne soit pas l'avarice qui profite de ce qu'on veut ôter au luxe & à la vanité.

Veiller beaucoup sur soi, & ouvrir les yeux de tems en tems sur ses actions, sur ses paroles, & sur ses pensées mêmes, pour découvrir si l'on est dans l'état auquel on doit être. Et parce qu'à la vigilance il faut joindre la priere, on doit aussi de tems en tems élever son cœur à Dieu, ce qui se peut faire sans quitter son action, si l'action est bonne.

Comme il est impossible d'avoir une attention continuelle sur soi, & qu'il faut la réveiller souvent, il est bon de le faire au moins au commencement & à la fin de chaque action, & pendant l'action

si elle est longue. Avant que de faire l'action, penser à ce qui la doit sanctifier, & à ce qui la peut corrompre ; l'offrir & la recommander à Dieu. S'observer dans l'action, principalement si elle est accompagnée de danger, comme les conversations, les assemblées. Et enfin après l'action, en rendant compte à Dieu ; & s'humilier de ce qu'on y a fait de mal.

Ce que l'esprit & la grace commencent, s'achève souvent par la chair & par la nature, si l'on n'a soin de relever de tems en tems son action par l'oblation & le rapport qu'on en doit faire à Dieu. Quoique l'on fasse, il faut tourner quelquefois sa pensée vers celui pour lequel on doit faire ce qu'on fait, c'est-à-dire vers Dieu.

Si l'on fait un ouvrage, un compte, une lettre, on y est tout entier, & l'on ne pense à nulle autre chose. Si l'on prie, on est sujet à la distraction : Et cette attention de l'esprit qui ne nous quitte point dans le travail, ne peut presque durer dans la priere. Mais il faut courir après son esprit toutes les fois qu'il s'échape, & nous assurer par l'effort que nous ferons pour le rapeller, qu'il y a plus de nôtre misére que de nôtre faute dans ses égaremens. Néanmoins, soit faute, soit misére, il y a toûjours lieu de s'humilier.

Le peu de goût qu'on ressent quelquefois à la priere, porte naturellement à la quitter, & la moindre raison suffit alors pour la

finir. Pour être fidéle à son devoir, il est bon de s'imposer dans ces occasions quelques prieres au-delà de celles qu'on fait ordinairement.

La dissipation dans les compagnies se fait par l'attention de l'esprit à tous les objets sensibles, & principalement à ceux qui sont plus propres à lui faire perdre la vûë & la pensée de Dieu. Cette dissipation est la plus dangereuse. Il faut s'armer par avance de la priere. Il faut souvent rentrer en soi-même; se demander où l'on est, ce qu'on entend, ce qu'on dit, ce qu'on voit, ce qu'on sent, afin de s'apperçevoir plûtôt de ses égaremens, & de rentrer plus promptement dans le bon chemin.

Quand

Quand la dissipation ne seroit que dans l'esprit occupé des objets qui l'environnent, il y a toûjours danger qu'elle ne passe dans le cœur. Et il lui en faut fermer les avenuës, en chassant ces objets de l'esprit par les réflexions que nous venons de dire.

Comme l'esprit veut que ce qu'il considére touche le cœur; le cœur veut que ce qu'il aime, occupe l'esprit : & de-là il s'ensuit que si nous aimons Dieu, nous ne serons pas long-tems sans penser à lui, & sans rappeller nôtre esprit de ces distractions continuelles, où il se laisse si facilement entraîner par tout ce qui frappe les sens.

Lorsqu'on est dans la compagnie des grands, il faut bien pren-

dre garde à ne pas se laisser séduire par les niaiseries & les enchantemens du siécle, c'est-à-dire, à ne pas recevoir les fausses idées de la grandeur, des richesses, des honneurs, des plaisirs, que cette sorte de commerce inspire insensiblement. Il n'y a de grand que Dieu. Lui seul est le souverain bien, la souveraine gloire, & le souverain plaisir de l'homme. Laissons estimer les biens sensibles aux sensuels. Nous avons renoncé aux pompes de satan. Il faut imiter ce courtisan que sa charge obligeoit d'accompagner le Prince; mais qui n'adoroit que le vrai Dieu, lorsque le Prince adoroit les idoles. Il faut se representer la vanité de tout ce qu'on voit à la Cour; se dire que

tout passe ; & que Dieu seul est un bien solide.

Deux autres choses qu'il y a à craindre dans les compagnies, sont les loüanges qu'on reçoit, & les discours qu'on peut tenir. Pour éviter le premier danger, il faut s'accoûtumer à ne rien dire pour s'attirer de l'estime ; à se taire quand on est loüé, plûtôt que de s'attirer par une réponse faussement humble, de nouveaux éloges, & à rentrer en soi-même, pour rendre à Dieu la gloire qui lui est dûë du bien qu'on reconnoît en soi, & à soi la confusion qu'on mérite pour tant de miséres & d'imperfections.

Pour le second danger, prendre garde non-seulement à ne point railler ni médire des autres, mais

encore à ne point loüer ce qui n'eſt point loüable, à ne point flatter, à ne point faire croire qu'on eſtime ce qu'on mépriſe en effet. Se ſouvenir enfin, que s'il faut être complaiſant pour être courtiſan, il faut être ſincere pour être Chrétien.

La promtitude ne vient pas du ſeul temperament du corps, mais encore de l'orgueil de l'eſprit. On ſe met en colere, parce qu'on eſt offenſé. Et pourquoi s'offenſe-t-on le plus ſouvent, ſinon quand on eſt ſuperbe ; qu'on ne veut point être contraint ; qu'on veut que les choſes aillent comme on l'entend, &c ? Cependant Jeſus-Chriſt demande qu'on ſoit *doux & humble de cœur* (*a*). L'humilité fait qu'on ſe croit digne de tout

mépris & de toute contradiction, & produit la douceur neceſſaire pour ſouffrir la contradiction & le mépris. Vous ne pouvez pas retenir vôtre ſang qui s'échauffe, retenez vos paroles, & *poſſedez vôtre ame par la patience* (*b*). Souffrez les défauts de vos domeſtiques, puiſque Dieu ſouffre les vôtres. Ne les corrigez que pour leur bien, puiſque la miſéricorde de Dieu fait qu'il ne vous châtie que pour vôtre ſalut. (*a*) *Matth.* 11. 19. (*b*) *Luc.* 21. 19.

Que les afflictions ne renverſent pas vôtre ame. On ne vous interdit par la ſenſibilité. Mais il ne faut pas que la perte d'aucune créature vous faſſe perdre Dieu. Efforcez-vous à penſer à vos devoirs malgré la douleur qui vous

occupe. Loin de cesser de prier, c'est alors qu'il faut prier plus ardemment, puisque vous avez plus de besoin du secours de Dieu. La tempête est violente, criez avec les Apôtres : *Seigneur, je peris, sauvez moi.* (*Matth.* 8. 25.) Comparez la douleur que vous sentez de la perte d'un ami à l'insensibilité où vous avez pû être autrefois, lorsque vous aviez perdu la grace de Dieu. Vous craignez qu'une parole, qu'une action n'offense vos amis ; & cette crainte vous trouble. Avez-vous autant de peur de déplaire à Dieu ? Faites-vous autant d'efforts pour l'appaiser ? D'où vient qu'on est si sensible d'une part, & si indifferent de l'autre ; sinon, parce qu'on est plus homme que Chré-

tien, & qu'on a plus de nature que de foi ? Excitez-vous par ces vûës à vous fâcher de vôtre douleur, & à temperer par une affliction volontaire, l'affliction involontaire qui vous accable. En un mot, rempliſſez tous vos devoirs à l'ordinaire malgré vôtre douleur, & faites quelque effort de tems en tems, ou pour diminuer, ou pour ſantifier vôtre triſteſſe.

Défiez-vous de vous dans vos chagrins, ſoit qu'ils viennent d'humeur, ou qu'ils ſoient cauſez par quelque choſe dont vous ayez été offenſé. Repreſentez-vous que vous n'êtes point en état alors de juger ſainement des choſes ; que perſonne ne doit être puni de vôtre mauvaiſe humeur ; que la rai-

ſon ne doit pas condamner ce qui ne déplaît qu'à vôtre mélancolie ; & que la correction la plus legitime vous rend coupable devant Dieu, ſi vous la faites par colere, au lieu de la faire par un motif de juſtice & de charité.

CONTRE LE VICE DE la promptitude.

DEfiez-vous de vos promptitudes, & ne les attribuez pas à vôtre ſeul temperament. Mais perſuadez-vous qu'il y a beaucoup d'orgueil & d'amour propre. Vous vous irritez ſi un ſerviteur ne vous apporte pas aſſez-tôt ce que vous demandez ; s'il a entendu de travers un ordre que

vous lui avez donné ; s'il vous sert mal-proprement ; si le manger qu'il vous apprête est mal assaisonné, & vôtre esprit offensé vous porte à le crier avec chaleur, ou à le reprendre aigrement. D'où vient cette impatience, sinon de ce que vous vous aimez avec excès, & que rapportant tout à vous, vous ne pouvez souffrir aucune contradiction à vos volontez, ni aucune mortification dans le corps ? Et n'est-ce pas là ce qu'on doit appeller orgueil & amour propre ?

Pour combattre donc vos promptitudes, faites réflexion sur ces veritez.

1. Il n'y a que Dieu qui régne si absolument sur tout l'univers, que rien ne peut se faire contre

ſes ordres : & c'eſt vouloir en quelque maniere être en la place de Dieu, que de ne pouvoir ſouffrir que tout ne ſe faſſe pas comme nous le voulons.

2. Nous dépendons de Dieu, & nous lui devons deux ſortes de ſoûmiſſions ; l'une, de faire ce qu'il nous ordonne ; & l'autre, de ſouffrir ce qui nous arrive par l'ordre de ſa providence. Nous tâchons de nous ſoûmettre dans les maladies, les pertes, & les autres afflictions, & nous nous oublions dans les petites choſes, comme ſi la lenteur de ce valet qui ne fait pas aſſez promptement ce que nous lui commandons n'étoit pas dans l'ordre de Dieu, auſſi-bien que la mort de ce parent que nous tâchons de ſouffrir

avec patience, parce que nous croyons devoir recevoir cette perte de la main de Dieu. Il ne tombe pas un moineau d'un arbre, ni un cheveu de vôtre tête, sans la volonté de vôtre Pere céleste. (a) Croyez aussi que ce n'est point sans sa volonté que ce mets est trop froid; que ce serviteur a été trop long; que vôtre ordre n'a pas été executé ponctuellement. (a) *Matth.* 11. 26.

3. Puisque c'est vôtre pere qui permet ces accidens, vous devez croire que c'est pour vôtre bien qu'il les permet. Comment pratiquerez-vous le commandement que Jesus-Christ vous a fait de renoncer à vous-même, & de porter vôtre croix, (a) si vous n'êtes jamais contredit, s'il n'ar-

rive jamais rien qui vous déplaise? Et ne dites pas que ces petites choſes ne valent pas la peine de vous appliquer à vous en faire une vertu : croyez que Dieu vous veut exercer par ces petites choſes, afin que vous vous rendiez capable de plus grandes, outre que, comme dit excellemment ſaint Auguſtin; ce n'eſt pas une petite choſe que d'être fidéle à Dieu dans les petites choſes. (*a*)

(*a*) *Matt.* 16. 24.

4. Nous avons beſoin de penitence, & nous ſommes trop lâches & trop délicats pour nous mortifier nous-mêmes par des auſteritez volontaires : Et peut-être même que nous ne ſommes pas libres de faire ſur cela tout ce que nous voudrions. Souffrons donc

donc au moins ces petites mortifications, qui ne laisseront pas d'être d'un grand prix, si nous les sçavons faire valoir par l'oblation que nous en ferons à Dieu, & par la joye secrette que nous aurons d'avoir quelque chose à souffrir pour l'expiation de nos fautes.

5. *Le juste vit de la foi.* (*Hab.* 1. 4.) Et il n'y a rien de plus indigne d'un Chrétien que de vivre par humeur. (*Rom.* 1. 7.) Quand il n'y auroit pas de l'orgueil dans vôtre colere, & qu'elle ne viendroit que de promptitude, ce seroit toûjours une grande faute que de vous y laisser aller. La colere la plus legitime, & la correction la plus juste n'est point une vertu, mais un vice, lorsqu'il n'y

a que de l'humeur & de la passion. Un flegmatique ne mérite point par sa patience, lorsqu'il ne souffre que parce qu'il est incapable de s'impatienter : & un esprit prompt ne mérite point par la correction qu'il fait à autrui, lorsqu'il ne la fait que parce qu'il ne veut rien souffrir.

6. En voulant corriger une faute, on en fait souvent une plus grande ; ce qui ne manque guéres d'arriver, lorsque c'est la promptitude & la colere qui fait agir. Car il n'y a peut-être aucun peché devant Dieu dans cette action qui vous a irrité. Ce valet s'est hâté autant qu'il a pû. Il a fait le mieux qu'il lui a été possible. Il a executé cet ordre en la maniere qu'il l'a compris, & peut-

être est-ce vôtre faute de ce qu'il l'a mal entendu. Si cela est, Dieu n'est point offensé, & il n'y a que vous qui l'êtes, parce que les choses ne vont pas comme vous le voulez. Cependant la foi vous apprend que vous ne devez jamais faire de correction ou de châtiment que par le zéle de la gloire de Dieu qui est offensé, & du salut du prochain qui se perd. Tout ce que vous pouvez donc faire alors, c'est d'avertir de la maniere dont vous souhaitez qu'une autrefois les choses soient faites, & non pas de reprendre avec aigreur comme si l'on avoit failli.

Mais on croit qu'il y a de la négligence ou de la malice, & par conséquent de la faute dans

l'action qu'on reprend. C'eſt encore un autre peché que la promptitude fait commettre aſſez ſouvent, que de juger témérairement de ce qui nous déplaît. La colere trouble, & fait voir ſouvent les choſes autrement qu'elles ne ſont. Défiez-vous de cette paſſion, & pendant que vous en ſentez les mouvemens, ſuſpendez vôtre jugement juſques à ce que vôtre eſprit n'étant plus agité, ſoit capable de diſcerner ce qu'il y a de mal ou dans l'action qui vous a déplû, ou dans le mouvement de vôtre colere qu'elle a excité en vous.

Quand on ne fait la correction que par humeur, on la fait pour de legeres fautes, & l'on en ſouffre de plus grandes ſans rien

dire; parce que ce n'eſt point la raiſon, mais la paſſion qui nous fait agir; & que nous ne ſommes pleins que de nous-mêmes. C'eſt ainſi qu'un verre caſſé nous fera faire plus de bruit qu'un jurement ou un menſonge; & qu'une réponſe indiſcrette nous touche quelquefois bien plus qu'un blaſphême, quoiqu'il n'y ait que nous d'offenſez par cette réponſe, & que le blaſphême offenſe Dieu & damne le prochain.

Enfin, il eſt preſque impoſſible que dans les corrections faites par promptitude, il n'y ait plus d'emportement & d'aigreur que ne mérite l'action qu'on reprend; outre les ſuites qui ſont à craindre pour les perſonnes promptes. Car il arrive quelquefois

qu'on veut être modéré : mais insensiblement en voulant representer la faute, on l'augmente ; on ne peut souffrir que celui à qui l'on parle se justifie, parce qu'on ne veut pas avoir tort, & on l'auroit s'il n'étoit pas coupable. S'il répond mal-à-propos, on s'emporte, on se trouble, on conçoit de l'aversion, & on finit par haine ce qu'on avoit crû commencer par charité. Cherchez le principe de toutes ces fautes, & vous n'en trouverez point d'autre que l'orgueil, & l'amour propre qui ne peuvent souffrir de résistance & de contradiction.

Mais est-il juste, direz-vous, que je sois mal servi, que mes gens ne m'obéissent pas, qu'on perde le respect qui m'est dû ?

Oüi sans doute, il est juste que vous soyez mal servi, mal obéï, mépriſé, contredit, offenſé. Car que ne mérite point un pecheur qui se doit réputer digne de la damnation ? Soyez donc diſpoſé à ſouffrir toutes ces choſes, & réprimez les mouvemens de colere qu'elles excitent en vous, & auſquels vous ne ſuccombez que parce que vous n'êtes ni aſſez éclairé, ni aſſez humble pour connoître, & pour endurer ce que vous méritez.

Souvenez-vous néanmoins qu'en vous défendant la colere, on ne vous défend pas la correction. Car s'il eſt juſte que vous ſoyez mal ſervi, il n'eſt pas juſte, que vôtre ſerviteur vous ſerve mal; qu'il vous déſobéïſſe, qu'il

vous mépriſe. Ces fautes offenſent Dieu, & perdent celui qui les commet. Empêchez donc, autant que vous le pourrez, qu'il ne continuë d'offenſer Dieu & de ſe perdre : & employez pour ce ſujet les avis, les corrections, les châtimens. Parlez avec douceur ou avec force, ſelon le beſoin de celui que vous voulez corriger. Vôtre charité ſanctifiera tout ce qu'elle vous fera faire, au lieu que vôtre amour propre auroit tout gâté.

Pour agir de la ſorte, il ne faut pas être en colere, au moins il ne faut pas être dans une colere d'humeur & de naturel ; il faut que ce ſoit une colere de raiſon & de foi, que la lumiere de Dieu excite, & qu'elle proportionne à

la neceſſité qu'on aura de s'élever contre une faute pour le ſalut de celui qui en eſt coupable.

Mais ce qui arrive encore aſſez ſouvent, c'eſt qu'on n'eſt pas capable de reprendre comme il faut lorſqu'on eſt échauffé par la colere, ni de faire aucune correction quand la colere eſt paſſée. Telle eſt la miſére de ceux qui ne vivent que par humeur. Cependant à l'égard des fautes, qui ne regardent préciſément que le ſervice que nos domeſtiques nous rendent, il vaut mieux les ſouffrir ſans rien dire, que de ſe laiſſer emporter par ſa promptitude. Car il eſt bon de ſe corriger ſoi-même de ſes défauts avant que de corriger les autres. Vôtre ſerviteur eſt lent, vous êtes prompt;

vous avez chacun vôtre défaut. Vous voulez qu'il combatte le sien, combattez premierement le vôtre. Il ne peut bien vous servir, s'il n'est plus diligent ; & vous ne pouvez bien servir Dieu, si vous n'êtes plus moderé. Vous voulez avoir un serviteur tel que vous le souhaitez, pourquoi ne voulez-vous pas devenir tel que Dieu veut que vous soyez ?

Mais vous le reprenez tous les jours sans qu'il se corrige. Et vous combien y a-t-il que vous vous accusez de vos promptitudes, sans que vous soyez encore bien avancé dans la vertu contraire ? Appliquez-vous donc à vous-même, & travaillez à acquerir un fond de douceur & un empire sur vôtre naturel qui vous

mette en état de faire des corrections utiles, & pour vous & pour ceux à qui vous les ferez.

Pour profiter de ces réflexions & les réduire en pratique, voici ce que vous pouvez faire.

Dès le matin de chaque jour préparez-vous à être mal servi pendant la journée, & demandez à Dieu la grace de le souffrir avec patience, & même avec joye, puisque c'est par son ordre & pour vôtre bien; sa miséricorde pour vous étant telle que ces legeres peines vous sauvent des peines éternelles que vous méritez.

Lorsque vous vous sentirez ému, retenez-vous; & vous souvenant qu'il n'est pas bon pour vous de suivre les sentimens que

la passion pourra vous inspirer; laissez passer l'émotion, & possedez vôtre ame par la patience.

Separez la faute de vôtre domestique d'avec la peine que vous en sentez. Offrez à Dieu cette peine. Remerciez-le de l'occasion qui s'offre à vous de lui sacrifier quelque chose. Acceptez cette mortification de vôtre chair ou de vôtre esprit. Et ensuite, s'il est à propos, vous avertirez ou reprendrez celui qui a fait la faute, ne considérant plus que la faute, & non la peine qu'elle vous a faite.

N'écoutez pas legerement la pensée qui vous vient que vôtre domestique ait eu de la mauvaise volonté, & qu'il n'ait pas craint de vous déplaire. Soyez même

ravi

ravi de le trouver innocent après l'avoir crû coupable. Et dans une premiere faute, s'il la nie, ne le pouſſez pas à bout, quand bien même vous en ſeriez très-aſſûré; car elle lui fait honte, & peut-être n'y retournera-t-il pas.

Que les fautes de ceux qui vous ſervent, vous faſſent penſer à celles que vous commettez vous-même dans le ſervice de Dieu. Conſidérez combien vous le ſervez mal; combien peu vous vous corrigez; avec quelle patience il vous ſouffre, & avec quelle bonté il vous attend, &c.

Si vous retenez les paroles dures & violentes que la promptitude vous inſpire, retenez auſſi un certain air de dépit qui n'eſt pas moins fâcheux que les paroles.

Car il faut vous vaincre ; & vous ſuccombez en tout ce que vous faites par le mouvement de vôtre paſſion. Le froid affecté eſt même plus dangereux, en ce qu'il dure plus long-tems, & qu'il entretient l'averſion & le chagrin dont on ſe ſeroit déchargé par les paroles. Si vous avez eu la force ſur vous de ne pas vous emporter, ayez celle de ne pas haïr ; & reprenez avec modération, plûtôt que de garder dans le cœur un éloignement de celui qui vous a déplû. En un mot, évitez également & les paroles & le ſilence que la colere vous inſpire.

Ces efforts ſont pénibles, à la verité ; mais ils ſont neceſſaires : & c'eſt en ces occaſions qu'il ſe

faut dire : *Le Royaume du Ciel ne se prend que par violence. Mat.* 12.

Le dépit qui se forme dans le cœur, lorsqu'un autre n'est pas de nôtre sentiment, & la chaleur avec laquelle on vient à défendre sa pensée, est encore un effet de l'orgueil humain. Un Saint craignoit l'excès dans la défense même de la verité. En effet, c'est d'abord la verité & la justice qu'on veut soûtenir. Et dès qu'on est contredit, ce n'est plus la justice ni la verité, c'est son propre sentiment qu'on soûtient. Qu'il nous suffise d'avoir dit nôtre avis. Peut-être celui d'un autre est-il meilleur. Quand il ne le seroit pas, voudrions-nous qu'il eût du dépit contre

nous de ce que nous ne pensons pas comme lui? Cependant il est dans le même droit : & si nous disons, que son sentiment est faux, il ne le croit pas tel. La condescendance chrétienne, la charité, l'amour de la paix, demandent que nous ne poussions pas les choses plus loin. Si nous sommes assurez qu'il est dans l'erreur, prions Dieu qu'il le détrompe. Remercions-le pour nous de nous avoir fait connoître la verité. Et si nous reconnoissons que nous avons mal pensé nous-mêmes, n'ayons point de honte de ceder à la verité. Il nous est glorieux d'être vaincu par elle, & il est dangereux de lui résister. Enfin comme nous devons souffrir de n'être pas toûjours obéis en tout ce que nous

ordonnons, souffrons aussi de n'être pas toûjours crûs en tout ce que nous disons.

Mais si par une sage condescendance nous nous taisons quelquefois, lorsque nous avons raison, il ne faut pas qu'aucun respect humain nous fasse agir contre les lumieres de nôtre conscience. Il y a bien de la difference entre cesser de dire & cesser de pratiquer la verité. Une personne croit une chose permise, & je la croi défenduë. Le respect que je lui porte m'empêche de disputer pour soûtenir qu'elle est défenduë ; mais il ne doit pas me faire dire contre mon sentiment qu'elle est permise, & encore moins me la faire faire contre toutes les lumieres qui me

disent qu'elle est défenduë. Si les hommes s'irritent de ce que je ne veux pas offenser Dieu, combien plus dois-je craindre que Dieu ne s'irritât si j'aimois mieux l'offenser, que d'offenser les hommes; Il peut me défendre contre eux. Ils ne peuvent me défendre contre lui. La prudence souffre quelquefois que je ne fasse pas à leurs yeux le bien qui les irrite, mais non pas que je manque à mon devoir, étant également obligé de ne point chercher à leur plaire en déplaisant à Dieu, & à ne point craindre de leur déplaire, en faisant ce qui plaît à Dieu. C'est en ces occasions que je me dois souvenir qu'un Chrétien n'a pas moins renoncé aux siens qu'à soi-même; qu'il ne doit ni aimer

ni craindre personne plus que Dieu, & que Jesus-Christ nous commande de quitter & de haïr pere, mere, freres, sœurs, &c. dans les mêmes occasions où il nous commande de quitter & de haïr nôtre propre vie.

SENTENCES ET PRIERES de l'Ecriture Sainte contre differens vices.

Contre les promptitudes & coleres.

SI vous vous mettez en colere, ne pechez point. *Psal.* 4. 5. *Ephes.* 4. 26.

Le fou fait éclater tout-d'un-coup sa colere : le sage dissimu-

le l'injure qui l'a bleſſé. *Prov.* 12. 16.

Quiconque ſe met facilement en colere, tombe auſſi plus aiſément dans le peché. *Prov.* 29. 22.

Celui qui eſt patient, fait voir qu'il ſe conduit avec beaucoup de ſageſſe, l'impatient fait éclater ſa folie. *Prov.* 14. 29.

La patience vaut mieux que la valeur : & celui qui ſçait ſe commander, vaut mieux qu'un homme qui emporte des Villes. *Prov.* 16. 32.

Ne ſoyez pas prompt à vous mettre en colere : car le ſiége de la colere eſt l'eſprit du fou. *Eccleſiaſt.* 7. 10.

Je vous dis que quiconque ſe met en colere contre ſon frere, mérite d'être jugé : & s'il lui dit

des paroles injurieuſes, il eſt digne du feu. *S. Mat.* 5. 22.

Saint Paul met la colere entre les œuvres de la chair qui excluent du royaume de Dieu ceux qui les commettent. *Aux Gal.* 5. 20.

Que le Soleil ne ſe couche point ſur vôtre colere. *Aux Epheſ.* 4. 26.

La colere de l'homme n'opere point la juſtice de Dieu. *S. Jacq.* 1. 20.

Bienheureux ceux qui ſont doux, parce qu'ils poſſederont la terre. *S. Matth.* 5. 4.

Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vôtre ame. *S. Matth.* 11. 29.

La bonne terre eſt la figure de ceux qui recevant la ſemence de

la parole de Dieu dans un cœur bon & droit, la retiennent, la conservent, & portent du fruit par la patience. *S. Luc.* 8. 15.

Vous possederez vos ames par vôtre patience. *S. Luc*, 21. 19.

La charité, la patience, la benignité, la bonté, la tolerance, la douceur, sont des fruits du Saint-Esprit, & se trouvent en ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, & qui crucifient leur chair avec ses vices & ses desirs déréglez. *Aux Galat.* 5. 22. 24.

Quand un homme est tombé par surprise dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, reprenez-le avec un esprit de douceur; chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, de peur qu'il ne soit aussi tenté. *Aux Galat.* 6. 1.

Supportez-vous les uns les autres, & vous accomplirez ainsi la loi de Jesus-Christ. *Là même*, §. 1.

Conduisez-vous d'une maniere digne de vôtre vocation, vivant avec toute sorte d'humilité, de douceur, & de patience, vous entresupportant par la charité. *Aux Ephes.* 4. 2.

Revêtez-vous, comme étant les élûs de Dieu, ses saints & ses bien-aimez; revêtez-vous, dis-je, de douceur, d'humilité, de modération, & de patience; vous supportant l'un & l'autre, & vous entrepardonnant, comme Dieu vous a pardonné. *Aux Coloss.* 3. 12. 13.

Un serviteur de Dieu doit être doux envers tout le monde, do-

cile & patient, & reprendre avec modération ceux qui réſiſtent à la verité. 2. *à Timoth.* 11. 23. 25.

Contre la diſſipation dans les actions.

MArchez devant moi, & ſoyez parfait. *Gen.* 17. 1.

Voyez, veillez & priez. *S. Marc.* 13. 33.

Veillez & priez, afin que vous ne ſoyez point ſurpris par la tentation. *S. Matth.* 26. 41.

Les yeux du Seigneur voyent les bons & les méchans, & conſidérent toutes les actions des hommes. *Prov.* 15. 3. *Job.* 34. 21.

Celui qui craint le voleur, veille, & ne laiſſe pas percer ſa maiſon. *S. Matth.* 24. 43.

Pendant

Pendant que les serviteurs du pere de famille dormoient, l'ennemi vint semer de l'ivraye dans son champ parmi le bon grain. *S. Matth.* 13. 25.

Que toutes vos actions se fassent avec charité. 1. *aux Cor.* 16. 24.

Tout ce que vous faites, faites-le au nom de Jesus-Christ. *Aux Coloss.* 3. 17.

Contre les distractions dans les Prieres.

VOtre serviteur, mon Dieu, a trouvé son cœur pour vous prier.

Mes yeux sont devenus tout languissans à force de les attacher sur le Seigneur, en qui je mets

toute mon esperance. *Psal.* 68. 4.

J'ai levé les yeux vers les montagnes, pour voir d'où il me viendra du secours. Il ne me peut venir que du Seigneur. *Ps.* 120. 1. 2.

Comme le serviteur a les yeux arrêtez sur son maître, & la servante les siens sur sa maîtresse; de même nos yeux sont fixement attachez sur le Seigneur, jusques à ce qu'il nous fasse sentir les effets de sa miséricorde. *Ps.* 122. 2.

Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne me benissiez. *Genes.* 32. 26.

Mes yeux sont toûjours élevez vers le Seigneur; parce que c'est lui qui doit préserver mes pieds du filet. *Ps.* 24. 15.

J'ai élevé mon ame vers vous, Seigneur: C'est en vous, mon

Dieu, que je mets ma confiance; que je ne ſois pas confondu. *Là même. v.* 1. 2.

Contre la diſſipation dans les compagnies du monde.

DE'tournez mes yeux, afin qu'ils ne voyent point la vanité : & faites-moi trouver la vie dans la voye de vos Commandemens. *Pſ.* 118. 37.

Vanitez des vanitez, & tout eſt vanité. *Eccleſiaſt.* 1. 2.

Craignez Dieu, & gardez ſes Commandemens ; voilà le tout de l'homme. *Là même*, 12. 13.

Heureux l'homme qui n'eſpere qu'au Seigneur, & qui n'arrête point ſes yeux ſur les vanitez & ſur les folies trompeuſes du ſiécle. 39. 5.

Quand vous verrez les gens de Babylone adorer leurs Dieux d'or & d'argent, ne les imitez pas: mais dites dans le fond du cœur: C'eſt vous, Seigneur, qu'il faut adorer.

Nous avons pleuré ſur les bords des fleuves de Babylone, quand nous nous ſommes ſouvenus de Sion. *Pſ.* 136. 1.

Comment peut-on chanter les cantiques du Seigneur dans cette terre étrangere? *La même, v.* 4.

Que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je vous oublie, ô Jeruſalem, & ſi je ne fais pas, de me ſouvenir de vous, le principal ſujet de ma joye. *Là même, v.* 5. *&* 6.

Délivrez-moi, Seigneur, de ces étrangers, dont la bouche ne

dit que des vanitez, & les mains ne commettent que des injustices. *Ps.* 143. 7. 8.

Ils appellent heureux un peuple dont les filles sont bien parées, dont les greniers & les celliers sont pleins, dont les troupeaux sont nombreux : mais moi je dis heureux le peuple qui a pour partage le Seigneur son Dieu. *Là même, v.* 12. 15.

Ils passent leur vie dans la joye, & dans l'abondance ; & un moment les entraîne en enfer. *Job.* 21. 13.

Toutes ces choses passent comme l'ombre, & il n'en reste aucun vestige, *Sagesse*, 5. 9. 10.

C'est vous, mon Dieu, qui vous appellez le Seigneur; c'est vous qui êtes le Très-haut sur toute la terre. *Ps.* 82. 19.

Dans vôtre cité vous aneantirez le phantôme de tous ces heureux du siécle. *Pſ.* 72. 20.

Qu'eſt-ce que j'attends de vous dans le Ciel! Et que vous demandai-je, Seigneur, ſur la terre? *Là même, v.* 25.

C'eſt vous que mon cœur ſouhaite avec empreſſement : vous êtes le Dieu de mon cœur ; & mon partage pour jamais. *Là même, v.* 26.

Vous exterminez toutes ces ames adulteres qui vous abandonnent. Tout mon bien eſt d'être attaché au Seigneur. *Là même, v.* 27. 28.

Ames adulteres, ne ſçavez-vous pas que l'amitié de ce monde nous rend les ennemis de Dieu? *S. Jac.* 4. 4.

La figure de ce monde passe, & il en faut user comme n'en usant point. 1. *aux Cor.* 7. 31.

Mes enfans, n'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Car il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie. Le monde passe, & il n'y a que Dieu qui demeure éternellement. 1. *de S. Jean.* 2. 15.

Le monde ne connoît point Dieu. *S. Jean.* 1. 10.

Celui qui aime le monde, n'a point en soi l'amour de Dieu. 1. *de S. Jean.* 11. 15.

La victoire que nous remportons sur le monde, est l'effet de la foi. 1. *de S. Jean.* v. 4.

Le monde n'est point capable de recevoir l'esprit de verité; car il

ne le connoît point. *S. Jean.* 16. 17.

Je ne me manifesterai point au monde, mais à celui qui m'aimera. *S. Jean.* 14. 21. 22.

Si vous étiez du monde, le monde vous aimeroit comme lui appartenant : mais parce que vous n'en êtes plus, & que je vous ai séparez en vous choisissant pour mes disciples, il n'a plus que de la haine pour vous. *S. Jean.* 15. 19.

Mon pere, j'ai fait connoître vôtre nom à ceux que vous m'avez donnez, en les tirant du monde. Ce n'est pas pour le monde, mais pour eux que je vous prie. *S. Jean.* 17. 6. 9.

Je leur ai annoncé vôtre parole, & le monde les a haïs ; parce

qu'ils ne ſont plus du monde, comme je n'en ſuis point moi-même. Santifiez-les par vôtre verité. *Là même, v.* 14. 17.

Pere ſaint, le monde ne vous connoît point : mais moi je vous connois & je vous ai fait connoître à ceux que vous m'avez donnez, afin qu'ils ayent en eux l'amour dont vous m'avez aimé, & que je ſois moi-même en eux. *Là même, v.* 25. 26.

Sors de Babylone, mon peuple, & ne prens point de part à ſes iniquitez, de peur d'en avoir à ſon ſupplice. *Iſa.* 48. 20.

Contre les pechez de la langue dans les converſations.

J'Ai dit : J'obſerverai mes voyes, afin de ne point pecher par ma langue, *Pſ.* 38. 1.

Mettez une garde à ma bouche, Seigneur, & une porte à mes lévres, de peur que mon cœur ne s'échape en de mauvaiſes paroles. *Pſ.* 140. 3. 4.

Vous ne pouvez dire de bonnes choſes, ſi vous êtes méchant : car la bouche parle de l'abondance du cœur. *S. Matth.* 12. 34.

L'homme-de-bien tire de bonnes paroles du bon treſor de ſon cœur ; & le méchant en tire de mauvaiſes de ſon méchant tréſor. *Là même, v.* 35.

Je vous dis que les hommes rendront compte au jour du Jugement des paroles inutiles qu'ils auront dites : car vous serez justifié ou condamné par vos paroles. *Là même, v. 36. 37.*

Qu'il ne sorte de vôtre bouche aucune mauvaise parole, mais seulement de bonnes qui servent à édifier & à confirmer la foi dans le cœur de ceux qui vous écoutent. *Aux Eph. 4. 29.*

Qu'on n'entende pas même nommer les vices parmi vous, Qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, bouffonnes, impertinentes, mais seulement des paroles d'actions de graces. *Aux Ephes. 5. 3. 4.*

Ne vous trompez pas les uns les autres par des mensonges.

Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. 1. *Cor.* 15. 33.

Soyez lent à parler. Si quelqu'un s'imagine avoir de la religion & de la pieté, & qu'il ne sçache pas moderer sa langue, il se trompe, & sa religion est vaine. *S. Jac.* 1. 19. 26.

Par la langue on benit Dieu, & on médit des hommes faits à l'image de Dieu. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Il ne sort pas d'une même source de l'eau douce & de l'eau amere. *Là même* 3. 10. 11.

Les médisans ne possederont point le Royaume de Dieu. 1. *aux Cor.* 6. 10.

Celui qui médit de son frere, médit de la loi. *S. Jac.* 4. 11.

Que

Que celui qui est sage & réglé, le fasse paroître par sa douceur, & sa modération. Car si vous avez dans le cœur un zele amer, & un esprit de jalousie & de dispute, ne vous imaginez pas faussement être sages. Ce n'est point là la sagesse qui vient d'en-haut; mais c'est une sagesse terrestre, animale, diabolique. Celle d'en-haut est chaste, pacifique, modeste, approuve le bien, est pleine de charité, ne juge personne, est sans déguisement. *S. Jac.* 3. 13. 14. 15. 17.

Que tous vos discours soient assaisonnez du sel de la sagesse, afin que vous répondiez à chacun comme il faut. *Aux Coloss.* 4. 6.

Le flâteur trompe son ami par les loüanges qu'il lui donne.

Le juſte me reprendra par un eſprit de charité : mais je ne veux point que ma tête ſoit parfumée de l'huile du pecheur ; c'eſt-à-dire, je ne veux point être corrompu par ſes fauſſes loüanges. *Pſ.* 140. 5.

Si le riche parle, on l'éleve juſques aux nuës : ſi le pauvre parle, on le mépriſe, quoiqu'il parle ſagement. *Eccleſiaſt.* 13. 28.

On flâte le pecheur dans les plaiſirs déréglez de ſon ame ; on le benit, & on le loüe. *Pſ.* 10. 3. H.

Il vaut mieux recevoir des bleſſures de celui qui vous aime, que des baiſers trompeurs d'un homme qui vous hait. *Prov.* 27. 6.

Quand on dit ou qu'on fait du mal en vôtre preſence, il vaut mieux paroître fâché que de rire ;

parce que le visage triste & sérieux sert à corriger celui qui a failli. *Prov.* 25. 23.

Dans les douleurs & chagrins.

N'Abandonnez pas vôtre ame à la tristesse, mais ayez pitié d'elle en vous rendant agréable à Dieu, & retenez-vous. Ramassez & recueillez vôtre cœur par la sainteté, & éloignez de vous la tristesse excessive qui ne sert de rien, & qui tuë beaucoup de personnes. *Prov.* 30. 24. 25.

Pleurez la perte de vos amis, & consolez-vous pour ne pas succomber à la douleur. *Ecclesiaste*, 38. 16. & ſſ.

Tâchez de bannir la tristesse loin de vous, & souvenez-vous

de vôtre derniere fin. *Là même, v.* 12.

La triſteſſe dans le cœur ne ſert qu'à abattre l'eſprit. *Eccleſiaſt.* 25. 17.

La triſteſſe qui eſt ſelon Dieu, produit la penitence, & par elle le ſalut éternel : mais la triſteſſe du ſiécle opere la mort. 2. *aux Cor.* 7. 10.

Saint Paul craignit que la trop grande douleur que l'inceſtueux de Corinthe avoit de ſon peché, ne lui nuisît par un excès d'abattement. 2. *aux Corinth.* 11. 7.

Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux de l'affliction pénétrent juſques dans mon ame. *Pſ.* 68. 1.

Mon ame ne vouloit recevoir aucune conſolation : je me ſuis

souvenu de Dieu, & j'ai été comblé de joye. *Ps.* 76. 4.

Contre les égards & les respects humains.

QUiconque abandonne pour moi, & pour l'Evangile son pere, sa mere, sa femme, ses freres, &c. sera récompensé au centuple, & possedera la vie éternelle. *S. Matth.* 19. 29.

Si quelqu'un ne hait pas son pere, sa mere, &c. il n'est pas digne de moi. *S. Luc.* 14. 26. *S. Matth.* 10. 37.

Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. J'y apporte au contraire un glaive de division. Car je suis venu séparer le fils de son pere, la fille de

sa mere, la bru de sa belle-mere ; & l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. *S. Mat.* 10. 34. 35. 36.

Qui aime son pere ou sa mere, son fils ou sa fille plus que moi, n'est point digne de moi. *Là même, v.* 37.

Quiconque confessera mon nom devant les hommes, je le reconnoîtrai pour mon disciple devant mon Pere ; mais quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai devant mon pere. *Là même, v.* 32. 33.

Si vôtre œil, vôtre main ou vôtre pié vous sont un sujet de chute & de scandale, arrachez, coupez : il vaut mieux entrer dans le Ciel, sans œil, sans main, sans pié, que d'être jetté en enfer avec tous

ſes membres. *S. Matth.* 5. 29.

Vous ſerez haïs de tous les hommes pour l'amour de moi. Le frere livrera ſon propre frere à la mort. Ils vous perſecuteront, & croiront en cela rendre un grand ſervice à Dieu. *S. Mat.* 21. 22. & *S. Jean.* 16. 2.

Celui qui aura honte de moi & de ma parole, j'aurai honte de lui. *S. Luc.* 9. 26.

Vous ſerez jugez ſur la parole que je vous ai annoncée. C'eſt ma verité qui vous ſauvera. *S. Jean.* 8. 32.

Dieu briſe les os de ceux qui veulent plaire aux hommes. *Pſ.* 3. 6.

Si je cherchois à plaire aux hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt. *Aux Gal.* 1. 10.

REGLES CHRETIENNES
touchant le travail & les differens emplois de la vie.

I.

LE travail eſt la penitence de l'homme. Il eſt la marque & la peine de ſon peché, & en même-tems un remede contre tous les maux que l'oiſiveté apprend & inſpire à ceux qui ne veulent rien faire.

Il n'y a donc perſonne qui ſoit diſpenſé du travail, puiſqu'il n'y a perſonne qui ſoit exempt de peché, & qui ne ſoit expoſé aux tentations du démon. C'eſt dans un eſprit d'obéïſſance à l'ordre de Dieu, qu'il faut s'occuper chacun

selon son emploi, se soûmettant humblement au joug que sa justice nous impose, & que sa miséricorde nous rend doux & facile par la charité.

Un Chrétien qui regarde Dieu en toutes choses, & qui l'aime véritablement, tend à lui dans son travail; parce que ce n'est ni par avarice, ni par vanité, ni par aucune autre vûë déreglée qu'il travaille. Il tend à Dieu, parce qu'il fuit soigneusement tous les emplois criminels, qui ne servent qu'à entretenir la corruption du cœur humain. Il tend à Dieu, parce que dans les emplois légitimes il évite avec sagesse & avec fermeté tous les abus & les desordres que la malice ou l'avarice des hommes y a introduits. Comme

il ne travaille, que parce qu'il a besoin du travail pour se conserver pur, & parce qu'il veut obéir à Dieu qui le lui ordonne, il n'a garde de l'offenser de nouveau dans l'action même qui lui est imposée pour expier ses offenses.

Voilà les régles générales qu'on peut donner pour toutes les occupations de la journée. Il faudroit, pour en donner de plus particulieres, parcourir tous les états & les emplois differens qui partagent la vie des hommes sur la terre.

II.

On pourroit dire aux artisans qu'ils ne doivent point attribuer à leur travail le pain qu'ils mangent, & l'argent qu'ils gagnent; mais la providence de Dieu, qui répand sa benediction, comme il lui plaît,

sur les ouvrages de nos mains. (1. *Cor.* 3. 6.) L'homme plante & arrose ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Qu'un artisan travaille donc, non pour le pain de la terre, mais pour le Royaume du Ciel. Qu'il ne pense qu'à obéir à Dieu en travaillant : & Dieu lui donnera les choses nécessaires à la vie, selon qu'il le trouvera à propos. S'il gagne peu, qu'il ne murmure pas contre Dieu : car Dieu, qui est le maître du fruit de son travail, ne lui a point promis d'autre récompense que la vie éternelle. C'est à elle qu'il doit aspirer, & cependant recevoir, avec action de graces, la nourriture telle qu'il plaît à Dieu la lui donner. S'il gagne beaucoup, qu'il n'en devienne ni plus fier ni plus paresseux ; mais

qu'il continuë de travailler, puiſque c'eſt ſa penitence ; & qu'il faſſe part de ce qu'il a de trop à celui qui n'a pas aſſez. (*Epheſ.* 4. 26.) Qu'il éleve ſon cœur au Ciel le plus ſouvent qu'il pourra pendant le travail ; & qu'il joigne à ces entretiens ſecrets avec Dieu, le chant des Pſeaumes ou des Cantiques ſpirituels pour ſoulager ſa peine. Et ſi pluſieurs travaillent enſemble, qu'ils s'entretiennent de choſes ſaintes, ou qu'ils gardent le ſilence, comme l'Apôtre l'enſeigne. (2. *Theſ.* 3. 12. Car il vaut bien mieux qu'ils ne diſent mot, que de perdre, par des converſations profanes, le fruit qu'ils peuvent attendre de Dieu pour leur travail.

III.

III.

On diroit aux Officiers de justice, qu'ils pensent à cette parole terrible de l'Ecriture, (*Ps.* 81. 6. *Ps.* 74. 3.) que leur emploi est l'emploi de Dieu; que leur justice sera jugée par ce juge inflexible; & que soit qu'ils soient les Juges des autres, soit qu'ils soient les ministres des Juges, ils doivent servir Dieu dans leur état, avec une crainte religieuse, qui leur fasse éviter toutes les fourbes de la chicane, qui les fasse travailler au soulagement de ceux qu'on veut opprimer, & qui leur fasse aimer les coupables mêmes, lorsqu'ils s'employent à punir leurs crimes; afin que leur justice, pour imiter celle de Dieu, soit une justice sage, raisonnable, & tranquille;

exempte de preoccupation, de haine, d'emportement, d'interêt & de corruption.

IV.

On diroit à ceux, dont l'emploi eſt d'enſeigner, qu'ils doivent ſe regarder comme les organes de Dieu, l'unique maître qui enſeigne la verité aux hommes, & qui eſt la verité même. Ils ne doivent donc enſeigner que la verité; rapporter à la connoiſſance & à l'amour de cette verité ſuprême, toutes les ſciences differentes qu'ils peuvent apprendre à leurs diſciples; conduire à Dieu tous ceux qu'ils inſtruiſent, & s'acquitter de leur office, enſorte qu'ils puiſſent lui dire un jour avec Jeſus-Chriſt: *J'ai manifeſté vôtre nom à ceux que vous m'avez don-*

nez (Jean, 17. 6.) Enfin, qu'ils prient avant que d'instruire; qu'ils soient les disciples du Seigneur, pour être utilement les maîtres des hommes ; qu'ils se nourrissent eux-mêmes du pain de la verité avant que de le rompre aux autres ; & qu'ils retournent de tems en tems à Dieu, pour lui demander les lumieres, la douceur, la patience, & toutes les autres vertus qui leur sont necessaires.

V.

On diroit à ceux qui étudient, qu'ils ne doivent étudier ni par un motif d'avarice, pour vendre ensuite ce qu'ils auront appris, ni par un esprit de vanité pour paroître, ni par pure curiosité pour sçavoir ; mais par soûmission pour obéir à l'ordre de Dieu, & par un pur

amour de la verité, pour s'édifier en la connoissant, ou par un mouvement de charité, pour édifier les autres en leur faisant part des veritez qu'ils auront connuës.

Qu'ils ne fassent donc que des études saintes, ou qui puissent servir à les sanctifier. Qu'ils prétent attention à Dieu, pour l'écouter au-dedans d'eux-mêmes, pendant qu'ils écoutent au-dehors les maîtres qui les instruisent. Qu'ils attendent de celui qui s'appelle le Seigneur des sciences, & qu'ils lui attribuent tout le profit qu'ils feront dans leurs études : & qu'ils ayent soin de conserver toûjours dans leur cœur cette charité édifiante sans laquelle la science ne feroit que les enfler.

VI.

On diroit aux Marchands qui doivent passer la journée dans un magasin ou dans une boutique, qu'ils doivent aspirer à quelque chose de plus grand qu'au gain qu'ils peuvent faire sur la terre par leur négoce ; que le Ciel doit être le prix de leur emploi; & que pour le gagner ils doivent garder dans leur commerce une fidélité inviolable. Qu'ils ne s'imaginent point qu'ils gagneront moins, s'ils ne se servent quelquefois de déguisement & d'artifice : Car ils doivent mettre leur confiance, non dans le mensonge, mais dans le Dieu vivant & véritable. On achetera volontiers chez eux, quand leur fidélité sera reconnuë. S'ils sont Chrétiens, ils doivent

vivre de la foi, qui leur apprend que Dieu étant le maître de tous les évenemens, ils doivent abandonner à sa providence le succès de leur négoce, & ne s'occuper que du soin de lui être fidéles.

VII.

On diroit aux Dames de qualité que leurs biens exemptent de la necessité du travail, que si elles n'ont pas besoin de travailler pour entretenir la vie temporelle, elles en ont besoin pour acquerir la vie éternelle. Elles ne sont point Chrétiennes pour vivre dans la molesse & l'oisiveté. Si le démon ne les trouve occupées, il se rendra facilement le maître de leur cœur. L'oisiveté est la source de tous leurs déreglemens, & l'oisiveté seule est souvent en elles un assez

grand crime pour les damner. Qu'elles prennent donc, hors des tems de la prière, & de celui qu'elles doivent employer au gouvernement de leur famille, un exercice qui leur soit convenable. Qu'elles travaillent pour les pauvres ou pour l'Eglise ; puisqu'elles n'ont rien à faire pour elles-mêmes. Leur vie est toute gagnée, parce qu'elles ont du bien : mais le Ciel n'est pas encore gagné pour cela, & elles ne le gagneront pas à ne rien faire. Elles doivent rendre graces à Dieu, de ce que n'ayant pas besoin de travailler pour la terre, elles peuvent rapporter uniquement à lui leur travail, & imiter cette veuve de l'Ecriture, (*Act.* 9. 39.) qui après sa mort eut pour intercesseurs toutes

les pauvres femmes à qui elle avoit fait des habits de ses propres mains. Elle avoit vêtu des veuves, & ces veuves lui firent rendre la vie par saint Pierre. C'est ainsi que les Dames riches en travaillant pour les pauvres, travaillent pour elles-mêmes. Elles ne mangent point ici-bas un pain gagné de leurs mains : mais elles seront heureuses, parce qu'elles recueilleront dans le Ciel le fruit de ces travaux volontaires qu'elles auront embrassez sur la terre.

VIII.

On diroit enfin aux serviteurs & servantes, d'offrir à Dieu le service qu'ils vont rendre à leurs maîtres ; de faire ce qu'ils font par affection, & non par contrainte ; & de travailler non pour gagner

ſes gages que les hommes leur ont promis, mais pour acquerir la vie éternelle que Dieu veut bien leur donner, s'ils le regardent dans la perſonne de ceux qu'ils ſervent, & s'ils font pour lui ce qu'ils ſont obligez de faire par leur devoir. Cette vûë adoucira le joug de leur ſervitude. Elle leur fera ſupporter avec moins de peine les fatigues de leur emploi. Elle les rendra fidelles dans le maniment du bien ou des affaires de leurs maîtres, & exacts dans l'emploi du tems qui n'eſt plus à eux ; mais à ceux dont ils mangent le pain : & elle relevera enfin les offices les plus bas de leur condition, parce que tout ce qui eſt fait pour Dieu, eſt grand, & ſi grand qu'il en ſera lui-même la récompenſe.

DE L'AMITIE' CHRE'TIENNE.

DIeu doit être le principe de l'amitié entre les Chrétiens : & c'eſt lui-même qui doit répandre dans le cœur l'affection que l'on a pour les perſonnes qui ſont à lui, & qui peuvent nous aider à aller à lui.

Il en doit être le motif & la fin. Car tout amour qui ne ſe rapporte pas à Dieu, eſt déréglé & mauvais. Il ſe rapporte à Dieu, lorſque l'on aime quelqu'un, parce qu'il eſt à Dieu, ou parce qu'il peut nous ſervir pour nous conduire à Dieu.

Dieu doit être encore la régle & la mesure de cet amour ; puisque nous devons n'aimer dans les hommes que ce que Dieu veut que nous y aimions, & ne l'aimer qu'autant que nous le devons.

Car il arrive souvent qu'ayant choisi par l'esprit de Dieu une personne à qui l'on puisse donner son estime, son affection & sa confiance, on finit par la chair ce que l'on avoit commencé par l'esprit ; on aime la créature pour elle-même, quoiqu'on fût résolu de ne l'aimer que pour Dieu.

On alloit à Dieu par elle, & on s'arrête en elle : &, ce qui est bien étrange, c'est qu'on vient quelquefois jusqu'au point que de ne servir Dieu que pour elle, au lieu qu'on ne doit l'aimer & la

ſervir que par rapport à Dieu.

Lorſque l'on ne reçoit bien les avis, quelque bons qu'ils ſoient, que de cette ſeule perſonne; lorſque l'on ne fait le bien que parce qu'elle l'ordonne, quoiqu'avant qu'elle l'ordonne on ſçache fort bien qu'on eſt obligé de le faire; lorſqu'on craint plus de lui déplaire en faiſant quelque faute que le mal même de la faute; c'eſt la mettre dans ſon cœur au-deſſus de Dieu; c'eſt lui rapporter toutes ſes actions; c'eſt lui donner le degré & la place qu'on doit au Créateur; en un mot, c'eſt n'avoir plus Dieu pour régle de ſon amour.

On tombe dans ce défaut, lorſque l'abſence ou la perte de ces perſonnes jette dans un tel abbattement

rement qu'on se décourage dans le service de Dieu, & qu'au lieu de recourir à lui, on ne s'occupe que de la créature qu'il nous avoit prêtée pour nous mener à lui.

Dieu ne nous est pas ôté quoiqu'on nous ait ôté celui qui nous menoit à Dieu, ou plûtôt par qui Dieu nous menoit à lui. Il s'est servi de lui autant qu'il l'a voulu : & il se servira d'un autre quand & autant qu'il le voudra. Nous ne devons aller à Dieu que par Jesus-Christ, qui est la verité & la voie. Les hommes par qui il nous parle, ne sont que ses organes. Il nous parle par qui il lui plaît : & ce n'est pas à nous à lui prescrire par qui nous voulons qu'il nous parle.

Comme nous n'avons choisi une personne que par son ordre, parce

que l'ordre de Dieu est que nous choisissions ceux qui sont plus capables de nous aider dans la grande affaire du salut : on peut dire que c'est lui qui nous a donné celui que nous avons choisi. Il ne nous l'a donné que pour un tems ; & il peut le retirer quand il lui plaît. Ainsi il nous l'a plûtôt prêté que donné. Il faut donc le lui rendre quand il le redemande. Mais insensiblement on se fait un don de ce qui n'est qu'un prêt : On veut s'approprier ce qui n'appartient qu'à Dieu : on veut joüir de la créature dont il n'a donné que l'usage : & on murmure de ce que le souverain Maître de tous les hommes retire de nous ses serviteurs, ausquels par sa misericorde pour nous, il a ordonné de nous condui-

re à lui, avec défense de s'attacher à nous & de nous attacher à eux.

Dieu n'est point encore la régle d'un amour qui ressent si vivement tous les maux temporels qui arrivent à la personne aimée, que l'ame se plonge alors toute entiere dans sa douleur, sans se soûtenir par la foi & par l'esperance, qui doit distinguer la douleur des Chrétiens d'avec celle des Infideles. Pour faire comprendre la source de ce déreglement de tout amour, dont Dieu n'est point la régle, il faut approfondir autant qu'il est possible, la nature de l'amour Chrétien.

C'est la foi qui fait le Chrétien, comme c'est la raison qui fait l'homme. La bête vit selon les sens, l'homme selon la raison qui

le distingue de la bête, & le Chrétien selon la foi qui le distingue de tous les autres hommes.

Toute action & toute affection, qui n'est que selon les sens, est une action ou une affection animale. Lorsque l'action ou l'affection est réglée selon la raison, elle est raisonnable. Mais pour être Chrétienne, il faut qu'elle soit selon la foi. Tout amour a pour objet le bien, soit de la personne aimée, soit de la personne qui aime. La foi n'a pour objet que les choses invisibles, spirituelles & éternelles. Donc un amour produit & réglé par la foi ne fait desirer que le bien spirituel & éternel de la personne qui aime, & de la personne aimée. Cet amour dont la foi est le principe & la régle, & qui a pour

objet de ſes deſirs un bien inviſible & ſpirituel ; ne peut être que dans l'ame ; parce qu'elle ſeule étant ſpirituelle peut ſe porter à des choſes ſpirituelles. La chair au contraire ne peut rien connoître ni aimer que les choſes corporelles & paſſageres : & tout amour qui eſt dans la chair, ne deſire que le bien corporel & temporel, ſoit de celui qui aime, ſoit de celui qui eſt aimé. Quand je dis, la chair, c'eſt pour oppoſer l'amour humain & naturel à l'amour de la foi: car c'eſt toûjours l'ame qui aime. Mais par l'amour dont la foi eſt la régle auſſi-bien que le principe, elle deſire le bien ſpirituel ; & par l'amour humain elle ne deſire que le bien ſenſible & temporel. Ces deux amours ſe joignent dans les ſenti-

mens que les juſtes ont pour les juſtes.

La foi nous fait choiſir des perſonnes vertueuſes : nous les aimons pour nôtre bien ſpirituel, & nous leur ſouhaitons les véritables biens qui ſont les vertus & la poſſeſſion de Dieu. Mais à cet amour ſpirituel, il ſe mêle toûjours un amour humain & ſenſible, qui fait que nous leur deſirons les biens qui touchent les ſens ; comme la ſanté, & tout ce qui peut être utile ſelon le tems & ſelon le corps, & que nous nous donnons à nous-mêmes la conſolation de les voir, de les entendre, ou d'avoir de leurs nouvelles.

Cet amour humain n'eſt nullement mauvais quand il eſt réglé par l'amour, dont la foi eſt le prin-

cipe & la régle. Mais ſans cela il eſt vicieux : car *le juſte vit de la foi*, (a) & tout ce qui n'a point la foi pour principe, n'appartient point à cette vie qui fait le juſte. (a) *Rom.* 1. 17.

L'amour ſenſible dans ſon origine n'a fait que ſuivre l'amour ſpirituel ; puiſqu'on n'aime les gens de bien ſelon les ſens, que par ce qu'on a apperçu en eux par l'eſprit des qualitez inviſibles que la foi a fait aimer. Mais il eſt à craindre que dans la ſuite il ne l'emporte ſur cet amour de foi, loin de lui être ſoûmis ; & qu'au lieu de ne ſouhaiter le bien corporel de la perſonne aimée, que parce qu'on lui ſouhaite & à ſoi-même les biens inviſibles & éternels, on ne vienne à ne lui ſouhaiter plus les

biens ſpirituels que parce qu'on lui ſouhaite les biens ſenſibles, & à ne les lui ſouhaiter que parce qu'on ſe ſouhaite à ſoi-même le plaiſir ſenſible de la voir & de la ſçavoir en bon état.

Ce déreglement éclate davantage lorſqu'il arrive à la perſonne que l'on aime quelqu'un de ces maux qu'on apprehende pour elle, ou que l'on perd ſoi-même la conſolation ſenſible de l'union qu'on avoit avec elle. Car il y a des perſonnes que ces ſortes d'accidens frappent ſi vivement, qu'il ne paroît plus en elles que peu ou point de cet amour que la foi avoit produit dans leur cœur, & que l'ame ſe trouve comme abſorbée dans les ſens par la douleur qui y régne & qui excite le mal qui les afflige-

Pour éclaircir ceci, il faut concevoir que ce qui est, selon les sens, un mal à la personne aimée ou à la personne qui aime, est souvent, selon la foi, un bien aux mêmes personnes.

Le mal corporel est un bien spirituel pour les Saints : car tout ce qui est envoyé de Dieu pour leur salut éternel, est un véritable bien pour eux ; & c'est pour leur salut qu'il leur envoye ces maux & ces afflictions sensibles. Tout bien cause de la joie à l'amour, & tout mal lui cause de la douleur. Tout mal sensible, qui est l'objet de l'amour humain & naturel, affligera donc l'amour naturel. Si ce mal sensible est un bien spirituel, il consolera l'amour spirituel excité par la foi.

Que se passe-t-il donc dans un

Chrétien qui aime chrétiennement, lorſqu'il arrive quelques afflictions à celui qu'il aime ? Son amour humain eſt affligé, & ſon amour de foi eſt conſolé : Car en même-tems que la nature eſt contriſtée par le mal temporel de ce qu'il aime, la foi découvre à l'ame que ce mal eſt un bien qui conduit la perſonne aimée au véritable & ſouverain bien qu'on lui ſouhaite. Cette vûë produit neceſſairement la joye. Car comment aimer une perſonne & ne pas être ravi de joye de lui voir arriver un grand bien, & un bien qui lui en fait acquerir un qu'on lui ſouhaite avec ardeur ?

Il y a donc alors dans l'ame fidelle deux ſentimens oppoſez, l'un de douleur dans la partie ſen-

ſible, & l'autre de joye dans la partie ſpirituelle. La nature eſt deſolée, la foi a de la joye; l'une ſouffre, & l'autre eſt ſatisfaite; parce que l'une voit ce qu'elle craignoit, & l'autre ce qu'elle eſpere.

Cet amour naturel n'eſt mauvais que quand il eſt ſans celui de la foi, & qu'il l'emporte ſur celui de la foi. De même cette douleur ſenſible n'eſt point criminelle, lorſqu'elle eſt ſoûmiſe à la foi: mais elle eſt condamnable, lorſqu'il n'y a point de foi du tout, ou qu'elle l'emporte tellement ſur la foi, qu'on eſt dans la même douleur que reſſentiroit une perſonne qui n'auroit point de foi.

Ce qui fait que cette douleur de la nature l'emporte ſur la joye que

doit avoir la foi, c'eſt ou que l'amour, de ſpirituel qu'il étoit d'abord, eſt devenu dans la ſuite tout naturel, ou de ce que lorſque le mal arrive à ce qu'on aime, l'ame ouvre les yeux du corps pour voir le mal qui doit affliger l'amour ſenſible, & elle n'ouvre pas ceux de l'eſprit pour voir le bien qui doit conſoler & réjoüir même l'amour qui vient de la foi.

On apprend qu'une perſonne ſainte, & pour qui on a un grand reſpect & un grand amour, à cauſe de ſa ſainteté, eſt dangereuſement malade. On s'afflige; & il eſt juſte de reſſentir cette nouvelle: mais ſi l'on aime d'un amour de foi, on verra que cette maladie eſt une viſite & une grace de Dieu, une épreuve, un remede,

une

une récompense de la personne aimée ; on verra par la foi qu'elle est entre les mains de Dieu, que personne ne l'en peut arracher, qu'il ne lui arrivera rien que par l'ordre d'une providence toute sage, toute juste, toute miséricordieuse ; & par conséquent qu'il ne lui arrivera rien que de très-juste, très-sagement ordonné, & très-avantageux. Car tout se fait pour le bien des Elûs, tout contribuë au salut de ceux qui aiment Dieu. Ce salut est ce que la foi desire plus ardemment pour ceux qu'on aime d'un amour Chrétien : Et à proportion qu'on desire plus ardemment leur salut, ce que Dieu leur envoye pour le leur faire mériter donne plus de joye à la foi. Ce qui n'empêche pas que

cette joye ne ſoit quelquefois mêlée de crainte, lorſqu'on n'eſt pas ſi aſſuré de la vertu des perſonnes qu'on ne puiſſe avoir peur que la tentation ne les faſſe tomber. Cette vûë fait recommander leur ſalut à Dieu, & en les abandonnant pour la ſuite temporelle de l'affliction à ſa providence, on lui demande ſa grace; afin que ceux qui ſouffrent, profitent de ce qui pourroit être la cauſe de leur perte ſi Dieu les abandonnoit.

Souvent celui qui aime eſt touché, pour ſon propre interêt, du mal de la perſonne qu'il aime. Car il eſt bien difficile qu'on ne ſe regarde en quelque choſe: & l'on s'abandonne d'autant plus volontiers à la douleur, qu'on n'apperçoit rien de déreglé dans l'a-

mour qu'on a pour ce qu'on aime, ou du moins qu'on croit n'aimer que pour Dieu, lorsque la personne aimée, par exemple, nous aide pour aller à Dieu. Une maladie met cette personne en danger : on craint sa mort & la perte que l'on fera par sa mort d'un grand secours pour le salut.

Il n'y a rien assurément de mauvais dans cette crainte tant qu'elle sera réglée par la foi : mais il y a deux choses auxquelles on doit bien prendre garde : la premiere si ce n'est vrayement que ce manquement de secours qu'on apprehende : Si ce n'est point plûtôt le le plaisir sensible de voir la personne que l'on aime, & qu'on n'a aimée d'abord que pour le bien spirituel qu'on en devoit tirer ;

mais qu'on aime insensiblement dans la suite pour la consolation sensible qu'on en reçoit.

Les Apôtres avoient tout quitté pour Jesus-Christ. Mais qu'aimérent-ils dans la suite en Jesus-Christ, sinon la presence de l'humanité qu'ils voyoient ? Ce fut ce qui les jetta dans ce trouble & dans cette tristesse, dont Jesus-Christ lui-même leur reproche que leur cœur avoit été saisi, lorsqu'il leur avoit dit qu'il s'en alloit.

Et quand la Résurrection & l'Ascension du Fils de Dieu eurent commencé à purifier leur amour, ils furent comblez de joye après l'avoir perdu de vûë, parce qu'ils considéroient & la gloire où il venoit d'être élevé, & le don du Saint-Esprit qu'il leur devoit

faire. *Nous connoissions autrefois Jesus-Christ selon la chair*, dit saint Paul; (*2. Cor. 5. 16.*) *mais nous ne le connoissons plus de la sorte maintenant.* Cependant qui n'auroit crû leur premier amour très-saint? Il étoit impur néanmoins: Et Dieu n'en étoit plus la régle, parce qu'ils aimoient en Jesus-Christ ce qu'ils ne devoient pas tant aimer, à sçavoir la presence & la vûë de sa chair. Tant il est vrai qu'il est aisé qu'un amour de soi dégenere en un amour tout humain & tout sensible.

Ce n'est pas aimer que d'aimer de la sorte. *Si vous m'aimez*, disoit Jesus-Christ à ses Apôtres, (*Joan. 14. 18.*) *vous vous réjoüirez de ce que je m'en vais*: Et eux au contraire croyoient l'aimer,

parce qu'ils étoient saisis de douleur, lorsqu'ils se voyoient prêts de le perdre. S'ils eussent aimé par la foi, elle leur auroit fait voir un bien invisible dans celui qu'ils aimoient, à sçavoir la gloire qu'il alloit recevoir, & un très-grand avantage pour eux, à sçavoir le saint Esprit qu'il leur devoit envoyer.

La seconde chose à laquelle on doit prendre garde, c'est que quand il seroit vrai que nous ne regarderions que nôtre bien spirituel dans l'amour que nous ressentons, si cet amour étoit réglé par la foi, il reconnoîtroit ce qui a déja été dit ci-devant, que tout nôtre bien venant de Dieu par le canal qu'il lui plaît, nous ne sommes point abandonnez, comme nous le croyons,

par la privation de la créature, pourvû que nous n'ayons point perdu Dieu. *A qui irons-nous !* disoit saint Pierre à Jesus-Christ (*Jean 6. 69.*) *C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle.* Il falloit s'affliger de perdre celui qui avoit ces paroles : & cependant il ne veut pas que les Apôtres s'affligent, parce qu'il leur doit annoncer d'une maniere encore plus excellente par le Saint-Esprit, les mêmes véritez qu'il leur avoit annoncées de sa propre bouche. Ils pouvoient à la vérité ignorer ce bien spirituel que le départ du Fils de Dieu leur devoit acquérir. Mais la foi leur devant faire regarder le Fils de Dieu comme la sagesse & la bonté infinie, ils devoient croire qu'il ne feroit rien que pour leur

utilité, & ils devoient demander quel avantage il vouloit leur procurer en les quittant. Ils ne le font pas néanmoins. C'eſt de quoi il ſe plaint lui-même en leur diſant: (*Joan.* 16. 5. 6. 7.) *Je m'en vais, & perſonne de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit que je m'en allois, la triſteſſe s'eſt emparée de vôtre cœur. Cependant il vous eſt avantageux que je m'en aille.*

Il eſt bien remarquable qu'il leur avoit dit clairement qu'il s'en alloit à ſon Pere. Qu'étoit-il donc néceſſaire de lui demander où il alloit! Mais quand il ſe plaint qu'on ne le lui demande point, c'eſt qu'au lieu de s'abandonner à la douleur des ſens qui ne pouvoient ſe voir privez du plaiſir de ſa vûë,

il falloit avoir recours à la foi, & lui demander qu'elle étoit la fin & le but de cette conduite qu'il tenoit à leur égard, & quel fruit ils devoient esperer. Voilà une image bien nette de l'amour humain, qui l'emporte au-dessus de la foi. On s'abbat dès qu'on se voit privé de la consolation sensible, ou, si l'on veut même, spirituelle, sans s'élever à Dieu; & lui demander où il veut nous conduire par la privation de cette consolation; quel bien on doit tirer de ce que les sens regardent comme un mal qui les jette dans la desolation.

Si l'on consultoit ainsi du fond de son cœur, avec une foi animée de cette sagesse infinie, qui dispose de nous avec tant d'égards & avec tant de bonté, elle nous di-

roit comme aux Apôtres : *Cela vous est utile.* (*Joan.* 16. 7.) Elle feroit voir en quoi ce que l'on regarde comme un grand malheur, doit être au contraire un grand avantage. Dieu découvriroit le bien de celui que l'on aime, & le bien de celui qui aime.

Il consoleroit par la vûë de la gloire que doit acquérir la personne aimée, & il rendroit sage & vigilant celui qui aime, afin de profiter de la perte qu'il va faire, ou qu'il a faite.

Supposons donc une ame qui apprend la maladie ou la mort d'une personne qui lui est d'un grand secours pour le salut. La perte de ce secours la frape d'abord d'une douleur vive & sensible ; mais au lieu de s'abandonner à la douleur, que doit-elle faire ?

Elle doit rentrer en elle-même, réveiller sa foi, & consulter la verité éternelle sur les sentimens qu'elle doit avoir à l'occasion de cette affliction qui lui arrive.

Elle verra d'abord le bien de celui qu'elle aime, puisqu'il est purifié par le mal, & couronné par la mort; & elle ajoûtera à la consolation spirituelle que lui doit causer cette vûë, le soin de prier pour le salut de la personne aimée; parce que quelque esperance qu'elle ait dans la miséricorde que Dieu lui veut faire, c'est aux prieres des fideles qu'il veut accorder la couronne que la grace fait mériter par les bonnes œuvres.

Cette ame revenant ensuite à elle-même, elle considerera que Dieu n'est pas perdu pour elle,

quoiqu'elle ait perdu le guide qui la menoit à Dieu. Comme elle n'a pas dû mettre sa confiance en l'homme, mais en Dieu qui la conduisoit par l'homme, la privation de l'homme ne doit nullement lui faire perdre sa confiance. Si les Apôtres eussent eu une foi vive, ils auroient demandé quel Vicaire Jesus-Christ leur vouloit donner à sa place. Que cette ame demande à Dieu qu'il ne cesse pas de la conduire, & qu'il lui donne lui-même celui par qui elle doit être conduite. Qu'elle ne desespere point de trouver un aussi bon guide que celui qu'elle perd. Le Saint-Esprit succeda à Jesus-Christ pour instruire les Apôtres. Qu'elle ne desespere point d'être aussi-bien conduite qu'elle l'étoit, quoiqu'el-

le ne rencontre pas un conducteur aussi éclairé, aussi sage, aussi vertueux que celui qu'elle perd; parce que l'homme ne fait que planter & arroser. *C'est Dieu qui donne l'accroissement.* (*a*) L'homme parle, mais c'est Dieu qui fait entendre. L'homme montre le chemin, mais c'est Dieu qui fait marcher.

(*a*) 1. *Cor.* 3. 6.

Tant qu'elle ne trouvera personne en la place de celui qui lui est ôté (car il faut chercher quelquefois long-tems le guide à qui l'on puisse confier le soin de son salut) elle priera Dieu de la conduire par lui-même, se souvenant qu'on ne perd rien quand Dieu donne par lui-même ce qu'il donnoit par la créature; qu'il seroit bien plus avantageux de recevoir

immédiatement de lui le secours que l'on reçoit par les hommes, & qu'il faut néanmoins chercher celui que l'on reçoit par les hommes, parce que l'ordre de Dieu est que nous le recevions de la sorte. Mais quand il nous a ôté celui que nous avions, & que nous sommes fidéles à chercher l'Ange par qui il nous veut conduire dans la suite; en attendant qu'il nous le fasse trouver, il nous conduira par lui-même : car il est à celui qu'il aime tout ce qu'il lui ôte; & il lui servira infailliblement de Maître, de Pasteur, & de pere; lorsqu'il lui aura ôté la créature par laquelle il l'instruisoit, le gouvernoit & le nourrissoit.

L'ame ne laissera pas de s'humilier dans la crainte qu'elle n'ait

mérité par ses infidélitez la perte qu'elle fait. Mais loin de s'abbattre par cette crainte, elle pensera à ce qu'elle doit faire pour ne pas mériter dans la suite un malheur pareil à celui qui fait sa peine, & elle veillera sur elle pour réparer par une fidélité plus exacte, plus entiere & plus constante, toutes les fautes qu'elle croit avoir faites par le passé. Elle ne s'occupera pas tant de ce qu'elle a perdu; que de ce qu'elle doit faire pour ne pas perdre Dieu : Car il n'est que trop ordinaire de s'entretenir l'esprit d'un état où l'on n'est plus, au lieu de s'occuper de ce que l'on doit faire dans l'état où l'on se trouve. C'est ainsi que nôtre ennemi nous fait prendre le change. Il nous represente sans cesse ce que

nous avons fait, ou ce que nous avions à faire lorsque nous étions aidez d'un tel secours, ou ce que nous ferions si nous étions en un certain état : Et nous ne pensons point cependant à ce que Dieu demande de nous aujourd'hui & dans l'état present.

Toutes ses vûës & autres semblables sont celles que la foi donne à l'ame, afin de la retirer, pour ainsi dire, de ses sens, & l'empêcher d'être absorbée par la douleur sensible. Bien-loin de s'y laisser emporter, elle travaille à la santifier en la soumettant à la foi: Et quand la chair & tout ce qu'il y a de sensible dans l'homme, ne voit que des sujets de desolation, l'esprit qui découvre par la foi des biens & des avantages dont la

chair n'est point capable, se réveille en lui-même, & dit avec le Prophête : (*Psal.* 102. 1.) *Mon ame, benis le Seigneur* : & pendant que tous les sens exterieurs se plaignent dans la douleur qu'ils ressentent, *Que tout ce qu'il y a audedans de moi glorifie le saint nom de Dieu.*

Il faut que ces veritez servent à l'ame, de quelque maniere que la personne qu'elle aime, soit affligée, ou qu'elle perde elle-même la consolation & le secours spirituel dont nous parlons. Il faut qu'elle ranime sans cesse sa foi pour résister à la douleur de l'amour humain.

Si c'est par exemple, de la part des hommes que souffre la personne sainte qu'elle aime, il faut que

pendant que les ſens ſont ſaiſis de douleur pour les ſouffrances de cette perſonne, & d'indignation pour ſes perſécuteurs, elle ouvre les yeux de l'eſprit; qu'elle s'éleve par la foi juſqu'au trône de Dieu, qui ordonne & qui régle par une providence toute ſage auſſi-bien que toute-puiſſante, cette perſécution qui fait tant de peine. C'eſt alors que l'injuſtice de l'homme diſparoîtra devant ſes yeux à la vûë de la juſtice de Dieu, & le mal ſenſible que ſouffre la perſonne aimée, à la vûë des grands avantages qu'elle doit retirer de ſes ſouffrances. Et l'amour produit par la foi, s'élevant au-deſſus de celui de la nature, calmera l'ame, lui fera adorer les jugemens de Dieu, benir ſa bonté envers ſes

Saints, & implorer sa miséricorde pour ceux qui les font souffrir.

Si cette persécution enleve ceux qui nous conduisent, & nous dérobe par cette violence le secours si avantageux que nous recevions pour nôtre salut, la foi soûtiendra encore nôtre ame par la vûë du bien qui en doit arriver & à nos conducteurs & à nous : à eux, puisqu'ils reçoivent une approbation si autentique de leur piété par la persécution, qui est ce que le Saint-Esprit fait attendre aux Saints comme la récompense de leur vertu, & la perfection de leur sainteté ; & à nous par le bon usage que nous ferons de cette persécution, en nous réjoüissant d'y avoir part, en souffrant avec soûmission la privation où Dieu nous réduit, en

nous unissant à lui plus que jamais, afin qu'il soit nôtre lumiere & nôtre force, en aimant nos persécuteurs, en arrachant de Dieu, pour ainsi dire, le pardon de nos crimes par le pardon sincere que nous accorderons dans le fond du cœur à ceux qui nous font de si grandes plaïes; en un mot, en veillant exactement sur nous-mêmes, afin de ne point perdre par nos plaintes, nos murmures & nôtre dépit, une couronne que Dieu nous prépare aussi-bien qu'à ceux qu'il nous ôte, & qu'il nous rendra peut-être dans la suite d'une maniere plus glorieuse & plus consolante pour nous. La foi joindra ainsi deux amours qui semblent presque incompatibles. Car elle nous fait aiceux qu'il nous enleve, & elle

nous fait aimer la privation de ceux que nous aimons.

Nos entrailles seront émuës par la vûë de leurs souffrances. Nous serons pleins de reconnoissance, pour les obligations que nous leur avons, d'admiration pour leur vertu, de douleur pour leur absence, de joie pour leur gloire ; & en même-tems nous nous soûmettrons à Dieu pour une absence qui leur doit être si glorieuse ; qui est l'ouvrage de Dieu même, & qu'il n'a ordonné que pour leur bien & le nôtre. Car si nous avons de la foi, nous ne pouvons douter de cette parole de l'Apôtre : *Nous sçavons que tout contribuë au bien de ceux qui aiment Dieu.*

Cette persécution n'est donc que pour le bien de ces ames saintes

que nous perdons, & pour le nôtre, si nous aimons Dieu comme elles. Et comment prétendrons-nous que nous ne les aimons que pour Dieu, si nous n'aimons pas Dieu? Comment prétendrons-nous aimer Dieu, si nous ne croyons que la privation où il nous réduit, n'est que pour nôtre utilité? Et si nous le croyons, pourquoi ne nous consolerons-nous pas de trouver le bien spirituel que nous cherchons, & pourquoi ne nous appliquons-nous pas à nous procurer ce bien-là par le bon usage de la persécution?

AVIS SALUTAIRES ET TRE'S-IMPORTANS, Pour un Pecheur converti à Dieu.

Tirez des Ecrits du B. H. P. de Luxembourg.

PAR M. LE TOURNEUX.

IL commence par faire examiner au pecheur qu'il instruit, l'état de son ame ; puis la trouvant stérile en bonnes œuvtes, & coupable de plusieurs pechez, il lui represente les jugemens de Dieu, par la vûë desquels il tâche de lui inspirer une crainte salutaire. L'a-

me ainsi ébranlée par cette crainte, demande ce qu'il faut faire pour retourner à Dieu, & le Saint lui marque un chemin de trois journées, qui sont la Contrition, la Confession & la Satisfaction.

Pour briser le cœur par la douleur de la Contrition, il lui represente l'enfer qu'il a mérité, le Ciel qu'il a perdu, & Dieu qu'il a offensé. Par ces trois degrez (à qui il donne le nom de lieuës, pour continuer sa métaphore dans laquelle il represente la conversion du pecheur sous la figure d'un voyage;) par ces trois degrez, dis-je, il conduit l'ame à l'amour de Dieu qui lui est si necessaire, selon ce Saint, que ceux qui auront fait le bien par d'autres vûës, seront traitez comme un homme qui

qui ayant travaillé pour Pierre, viendroit en vain demander à Jean la récompense de son travail. C'est sa comparaison. Et pour exciter le pecheur à se convertir à Dieu au plûtôt par une Contrition véritable, il rapporte l'exemple effroyable d'un homme qui ayant remis à la mort à se repentir de ses crimes, mourut en criant, *Contrition, Contrition, où es-tu allée?* & finit par cette sentence de saint Gregoire: *Celui qui pendant sa vie a oublié & abandonné Dieu, est oublié & abandonné de lui à la mort.*

Le second pas que fait un pecheur pour retourner à Dieu, est celui de la Confession, que nôtre Saint appelle la seconde journée du chemin qu'il doit faire. Il ex-

plique en cet endroit chaque mot du *Confiteor*, & fait voir que ce mot, *Je Confesse*, ferme l'enfer & ouvre le Ciel au pecheur penitent. Qu'une ame qui se sent coupable d'avoir offensé Dieu, & qui ne doit rien attendre de sa justice que la damnation qu'elle a méritée, n'a point d'autre ressource que d'appeller par la confession de ses crimes, de la justice de Dieu à sa miséricorde, dont le tribunal qui n'est accessible que pendant cette vie, ne manque jamais d'absoudre ceux qui avoüent sincerement qu'ils sont coupables.

Pour ne pas négliger un refuge si favorable, le Saint arme le pecheur penitent contre quatre sortes de tentations, par lesquelles le démon s'efforce de le détour-

ner de l'accusation de ses fautes. Il represente à ceux que la honte empêche de se confesser, cette confusion terrible qu'il faudra souffrir au jour du Jugement à la vûë de tout l'Univers. Il dit à ceux qui craignent d'être moins estimez du Confesseur, s'ils lui découvrent des fautes qui lui feront voir qu'ils ne sont pas si vertueux qu'il les pensoit, que les bons Confesseurs sont semblables aux Anges; lesquels selon la parole de Jesus-Christ même, ont plus de joye de la conversion d'un grand pecheur, que de la sainteté de nonante-neuf Justes. Il avertit ceux qui attendent à un âge plus avancé à faire une Confession dont ils se persuadent qu'ils auront toûjours le tems, que le jour de de-

main n'eſt point à eux, & qu'ils doivent employer à leur ſalut le moment preſent que Dieu laiſſe en leur diſpoſition. Il dit enfin à ceux qui refuſent de ſe confeſſer par la crainte de la penitence que le Prêtre pourra leur impoſer, que c'eſt une neceſſité abſoluë que tout peché ſoit puni, ſoit ici par la penitence, ſoit en l'autre monde par la juſtice de Dieu; & qu'il vaut bien mieux ſouffrir en cette vie une peine legere & facile, que de s'expoſer en l'autre à des ſupplices que l'on ne ſçauroit ni ſupporter ni éviter.

Après avoir ainſi fortifié le pecheur dans le deſſein de faire une Confeſſion ſalutaire de ſes crimes, il lui apprend trois qualitez qu'elle doit avoir. Car elle doit être

entiere, étant inutile d'avoir été pansé d'onze playes qu'on auroit découvertes au Médecin, s'il falloit mourir d'une douziéme qu'on lui auroit celée. Elle doit être volontaire & non forcée, selon ces paroles du Prophête : *C'est avec une volonté pleine que je vous offrirai, mon Dieu, le sacrifice d'une Confession salutaire.* Elle doit être enfin accompagnée d'une grande confiance en la miséricorde de Dieu, qui est toûjours plus grande que nos offenses. C'est cette confiance qui manquant à la Confession de Judas, la rendit inutile pour lui, quoiqu'elle eût les deux premieres qualitez, ayant été entiere & volontaire; & même accompagnée de satisfaction.

La Satisfaction est la troisiéme

journée du chemin par lequel nôtre Saint ramene une ame à Dieu ; & les trois lieuës de cette journée, c'eſt-à-dire, les trois qualitez ou parties de la Satisfaction, ſont la reſtitution de ce que l'on a pris, les actions de penitence par leſquelles on expie les pechez qu'on a commis, & le pardon des injures que l'on a ſouffertes, qui fait obtenir de Dieu le pardon des crimes, par leſquels on l'a offenſé.

Sur la reſtitution, il donne ces inſtructions importantes : on eſt obligé de rendre les biens de la terre à celui à qui on les a ôtez, parce que ſelon la maxime celebre du droit, le peché n'eſt point pardonné, ſi on ne reſtituë ce que l'on a pris. On eſt obligé de rendre l'honneur & la bonne renom-

mée que l'on aura volée à quelqu'un par ses médisances ou par ses calomnies, soit en faisant une réparation publique par un desaveu solemnel des impostures par lesquelles on l'a diffamé, soit en disant de lui tout le bien que l'on peut, pour diminuer la mauvaise opinion que l'on en a fait concevoir par le mal qu'on en a fait connoître. Mais on est bien plus obligé encore de rendre à Dieu les ames qu'on lui a arrachées en les portant au peché. Ainsi celui qui par ses mauvais exemples, par les sollicitations, ou enfin par quelque maniere que ce soit, a engagé les autres dans le crime, & les a soustraits à Dieu pour les livrer au démon, doit faire tous ses efforts pour les arracher au démon

& les ramener à Dieu. S'il ne peut pas convertir ceux qu'il a débauchez, qu'il travaille à en convertir d'autres ; & qu'il employe pour cela les exhortations, les aumônes, les bons exemples, en un mot, tous les moyens qui lui seront possibles ; & si tout lui manque, il lui reste toûjours le sacrifice d'une ardente priere qu'il ne doit jamais manquer d'offrir à Dieu pour le salut de ceux dont il souhaite la conversion.

Après ces Régles si Chrétiennes, il apprend au pecheur à se soûmettre au Prêtre pour les actions de penitence qu'il est obligé de faire, afin de satisfaire à Dieu ; & il l'exhorte fort à obtenir de sa bonté le pardon de ses crimes, par le pardon qu'il accordera lui-même

à ceux de qui il a reçû quelque offense. Sçavez-vous, dit-il, ce que c'est que pardonner pour l'amour de Dieu les injures qu'on vous a faites ? C'est donner une assignation à Dieu pour vous tenir compte d'une legere dette qu'il n'a pas contractée, mais que vous remettez à vôtre debiteur, & le mettre par là hors de pouvoir d'exiger de vous les sommes immenses que vous lui devez.

Après avoir ainsi marqué au pecheur le chemin par lequel il doit retourner à Dieu, il l'exhorte à veiller exactement sur soi-même pour conserver la grace qu'il aura recouvrée par sa penitence, & il lui donne les régles suivantes pour sa conduite. Voici celles qu'il lui prescrit pour passer saintement la journée.

Il lui conseille de se lever exactement tous les jours vers le minuit, & dès qu'il sera éveillé de s'armer du signe de la Croix, en élevant les yeux de son cœur vers Jesus-Christ crucifié, qu'il adorera, en disant: *Nous vous adorons, ô Jesus, & nous vous benissons, parce que par vôtre sainte Croix vous avez racheté le monde.* Il veut que dès qu'il sera levé, il se mette à genoux, & qu'il recite l'Office de Matines, après lequel il pensera à la Passion du Sauveur, tâchant de ressentir en son cœur les peines que Jesus-Christ a souffertes pour lui en son corps, & en le remerciant des graces qu'il a reçûës de sa misericorde. Qu'il implore ensuite l'intercession de la sainte Vierge & des Saints, & que

se souvenant qu'il est partie d'un corps, dont tous les membres doivent être unis très-étroitement ensemble par le lien indissoluble d'une charité mutuelle, il ne manque jamais de faire quelque priere, soit de jour, soit de nuit. 1. Pour les Prélats & les Ministres de l'Eglise. 2. Pour les Rois & pour les peuples que Dieu a soûmis à leur conduite. 3. Pour les personnes qu'il est obligé de recommander plus particulierement à Dieu. 4. Pour tous ceux qui sont dans la misere & dans l'abandon ; & enfin pour ses parens & autres fideles qui ont besoin après la mort des suffrages & des bonnes œuvres des vivans. Il lui permet ensuite de se réconcilier, & croit qu'il se doit contenter en tous les

deux ſommeils de ſix ou ſept heures au plus.

Le matin dès qu'il ſera levé, il lui ordonne d'aller à l'Egliſe, & d'y chercher quelque coin retiré, où après s'être proſterné devant Dieu, & avoir imploré les lumieres du Saint-Eſprit, il recitera Prime, entendra la ſainte Meſſe, & dira le reſte de ſon Office chaque heure en ſon tems.

Il l'avertit d'être ſobre dans ſon manger, d'invoquer Dieu devant & après le repas, de parler peu à table; ſi ce n'eſt de choſes utiles ou néceſſaires, & de s'entretenir, s'il peut, de quelque bonne penſée, afin que l'ame ne jeûne pas pendant que le corps prend ſa nourriture. Après le dîner il le renvoye dans ſa chambre, où il doit reciter

l'Office

l'Office de None, en s'appliquant ensuite à quelque étude utile pour son salut.

Il ne veut point qu'il sorte de la maison pour aller en Ville sans nécessité, & alors il lui ordonne de marcher par les ruës avec modestie, de ne parler qu'à ceux à qui il aura affaire, & de s'en revenir chez lui le plûtôt qu'il pourra.

Sur le soir, il lui fait dire Vêpres & l'Office des Morts, s'il le peut; & après le souper il le fait rentrer dans sa chambre, où étant retiré il ne doit plus parler à personne jusqu'au lendemain, sans une très-grande nécessité. Là il veut qu'il se recuëille autant qu'il lui sera possible, & que se renfermant en soi-même, après avoir

fermé les portes de son ame à toutes les pensées du dehors, il ne converse plus qu'avec Dieu dans le secret de son cœur. Il recitera Complie, & après cette priere il rappellera tous ses sens, pour leur faire rendre compte de toutes les actions de la journée. S'il y en a de bonnes, il en rendra gloire à Dieu qui est l'auteur & la source de tout bien, & lui demandera humblement pardon des mauvaises. Après quoi il adorera les trois Personnes divines de la sainte Trinité; & s'étant recommandé aux prieres de la sainte Vierge & de son Ange Gardien, il se mettra dans le lit avec toute la modestie requise en un Chrétien, qui est toûjours enfant de lumiere, & dont le repos

aussi-bien que la veille est present à celui à qui les tenebres ne sont pas moins claires que le jour.

C'est ainsi que nôtre Saint régle toute la journée d'une ame qui veut être fidelle à Dieu, & c'est ainsi qu'il régloit lui-même toute sa vie. Car il avoit appris à faire avant que d'enseigner; & les lumieres qu'il répandoit au dehors ne venoient que du feu que Dieu faisoit brûler au dedans de son cœur. Les régles que nous venons de rapporter, ne prescrivent encore que des actions extérieures: Mais voici quelques-uns des avis salutaires qu'il y mêle, qui sont comme l'ame & la vie de ces mêmes actions.

Dans toutes les prieres que vous

ferez, chassez de vôtre cœur, autant qu'il vous sera possible, toutes les pensées du monde, & unissez-vous à Dieu.

Accoûtumez-vous en priant à appliquer vôtre esprit à quelque sainte pensée. Considérez, par exemple, quelle est la bonté de Dieu, & quelle est vôtre malice. Méditez la gloire que vous voulez acquérir, & l'enfer que vous avez mérité. Faites reflexion sur l'ouvrage de vos mains qui n'est autre que la mort, car elle n'est point la créature de Dieu, mais le fruit de nôtre peché.

Regardez souvent Jesus-Christ crucifié, soit des yeux du corps, soit de ceux du cœur.

Les jours de Fêtes recomman-

dez-vous au Saint dont on célebre la mémoire ; ne manquez jamais d'entendre du moins la grande Messe & Vêpres, & employez le reste du jour en des choses spirituelles.

Confiez le soin de vôtre ame à un Confesseur qui ait de la science & de la conscience ; car s'il a soin de son salut, il aura soin du vôtre ; & s'il est tel, obéïssez-lui comme au Vicaire de Jesus-Christ, en faisant tout le bien qu'il vous ordonne.

Si vous êtes assez malheureux de tomber en quelque peché mortel, confessez-le au plûtôt, & ne vous couchez jamais en état de damnation.

Quand vous êtes à la maison,

n'y soyez jamais sans rien faire; ne vous tenez point à la porte ou à la fenêtre pour regarder les passans; & soyez seul autant que vous le pourrez.

Le jeûne fait avec discretion est une très-bonne chose; sans cette vertu il ne vaut rien, & est très-dangereux. Ne jeûnez donc point sans conseil.

Le jeûne qui n'est point accompagné de l'aumône, est une lampe sans huile & sans feu. Les viandes que l'on se retranche par le jeûne doivent faire la nourriture des pauvres.

Jeûner sans s'abstenir du peché, c'est imiter le démon qui jeûne sans cesse, & fait toûjours du mal.

Quelque part que vous soyez, parlez le moins qu'il vous sera possible : car il est difficile de ne pas pecher souvent, lorsqu'on est sujet à beaucoup parler.

Hantez peu de monde, n'ayez commerce qu'avec des personnes d'une piété éprouvée.

Soyez charitable envers le prochain, si vous voulez que Dieu vous fasse misericorde ; & faites du bien avec joye, & selon vôtre pouvoir à ceux qui ont besoin de vôtre assistance.

Dans vos affaires prenez conseil de quelque homme de bien, & souvenez-vous que Dieu voit tout, & que vous ne pouvez rien dérober à sa connoissance.

Mettez un tel ordre à vôtre

conſcience & à vos affaires, que quand vous ſerez malade, vous n'ayez qu'à penſer à Dieu.

Vêtez-vous ſimplement, & ayez en horreur toute curioſité, & toute vanité.

FIN.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Livre.

I. *Estre Chrétien, c'est être Disciple de Jesus-Christ. La Doctrine de Jesus-Christ apprend en quoi consiste le vrai bonheur, & ce qu'il faut faire pour y arriver.* p. 1

II. *Dieu seul est le bonheur de l'homme. On n'est heureux ici-bas qu'autant qu'on aime Dieu,* 4

III. *Diverses sortes d'amours que l'on peut avoir pour Dieu,* 10

IV. *De l'amour de Dieu en tant que Dieu est nôtre véritable bonheur: Comment il faut aimer Dieu,* 19

V. *L'amour de Dieu applique l'ame à la recherche de ce qu'il faut faire pour lui plaire.* 24

VI. *L'amour de Dieu applique l'ame à l'étude de l'Evangile, & à l'imitation de Jesus-Christ,* 27

VII. *Il faut juger de son amour pour Dieu, par la fidélité avec laquelle on lui obéit. Quelle est cette fidélité,* 33

VIII. *Opposition que l'homme trouve en soi-même à toutes les veritez qu'on vient d'expliquer,* 40

IX. *Corruption de l'homme depuis le peché,* 43

X. *Comment Dieu fait revenir l'homme lui,* 46

XI. *Deux amours & deux poids dans l'homme Chrétien, la charité & la cupidité,* 49

XII. *Toute la vie Chrétienne n'est que le combat du nouvel homme contre le vieil homme,* 57

XIII. *Il faut haïr la concupiscence,* 63

XIV. *C'est Jesus-Christ qui vit dans les Saints malgré le vieil homme*, 66

XV. *Chaque homme a une passion dominante qu'il faut combattre*, 72

XVI. *Pour combattre le vieil homme il faut renoncer à soi-même*, 75

XVII. *Il faut crucifier sa chair*, 83

XVIII. *Comment on doit porter les croix que Dieu envoye*, 90

ABREGÉ *de tout ce qui a été dit ci-dessus*, 98

SENTIMENS *& pratiques, qui doivent être le fruit des veritez expliquées ci-dessus*, 108

PRINCIPES *qui peuvent servir de régle pour passer chrétiennement la journée*, 114

SENTENCES *& Prieres de l'Ecriture Sainte, contre differens vices*, 151

Contre les promptitudes & coleres, ib.

Contre la dissipation dans les actions, 156

Contre les distractions dans les prieres, 157

Contre la dissipation dans les compagnies du monde, 159

Contre les pechez de la langue dans les conversations, 166

Contre les douleurs & chagrins, 171

Contre les égards & les respects humains, 173

REGLES CHRÉTIENNES *touchant le travail & les differens emplois de la vie,* 176

DE L'AMITIÉ CHRÉTIENNE, 190

AVIS *salutaires & très-importans pour un pecheur converti, tirez des Ecrits du B. H. P. de Luxembourg, par M. le Tourneux.* 227.

Fin de la Table.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-2771/fragment/page=0275

34 B 8
4, 20

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-2771/fragment/page=0277

PRINCIPES ET REGLES DE LA VIE CHRETIENNE.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée des Avis salutaires

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-2771/fragment/page=0279